3 1761 03630 7593

PQ
2382
P2M6
t.4

MON ONCLE THOMAS,

Guillaume Charles Antoine

PAR PIGAULT-LEBRUN,

TOME QUATRIÈME.

Nunc est ridendum.

A PARIS,

Chez Barba, Libraire, Maison Egalité, N°. 51.

AN VIII.

PQ
2382
P2M6
t. 4

MON ONCLE THOMAS.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur votre serviteur.

DEPUIS assez long-tems, très-respectable lecteur, je vous parle de mon oncle ; il est tems que je surmonte la modestie qui jusqu'à présent m'a tenu derrière le rideau : je vais me mettre en évidence, et vous entretenir de moi.

Vernier, époux attentif, complaisant, et qui plus est amoureux, quittoit rarement sa femme, parce qu'il étoit jaloux : pardonnez-lui ce défaut, il n'eut jamais que celui-là. Suzanne, très-sage avant et après son mariage, étoit passionnée pour son mari ; c'étoit un petit démon qu'il trouvoit sans cesse sur son chemin, qui l'agaçoit, le lutinoit, le violentoit le jour, et qui recommençoit la nuit : c'est une terrible chose qu'une femme sage pour un mari. Monsieur Vernier étoit sur les dents ; mais

au bout de quelques années, il recueillit le fruit de tant de travaux. Je fus remis dans ses bras par dame Cathérine, sage-femme experte, qui venoit d'estropier ma mère ; ce qui fut cause que je suis fils unique, à moins pourtant que mon père ne m'ait fait par-ci, par-là, quelque petit frère ; ce que je ne crois pas, ni vous non plus, d'après la connoissance que nous avons de son caractère et de sa moralité.

Suzanne, femme *d'un homme de lettres*, possédoit son Jean-Jacques ; elle ne me confia point à des mains mercenaires : j'eus le bonheur de sucer son joli sein, et comme le bien-être de la maison avoit été considérablement augmenté par la prise d'habit de mon oncle, et par la succession que Riboulard avoit cessé de contester après sa mort, l'ordinaire étoit bon, le lait de ma mère excellent, et je poussois comme un champignon.

A peine eus-je l'âge de la parole, qu'on s'occupa sérieusement à développer mon intelligence, et les trois premiers volumes de cet incomparable ouvrage vous ont sans doute convaincu qu'on n'a pas perdu ses peines. On ne me fit, dans ma première enfance, aucun de ces contes de sorciers, de revenans, qui affectent des cerveaux foibles encore, et qui laissent des traces qui durent quelquefois toute la vie. Cepen-

dant, comme il falloit m'endormir avec quelque chose, ma mère me racontoit les hauts faits de mon oncle, qu'elle appeloit des extravagances, et qui me paroissoient à moi des choses merveilleuses : aussi, pendant quelques années, je ne jouois qu'à *mon oncle Thomas*. J'avois des sabres de bois, des pistolets de paille, j'abattois des châteaux de carte, je prenois des vaisseaux faits avec des coquilles de noix, j'avois une poupée que j'appelois *lady Seymour*, que j'habillois, que je déshabillois, que je baisois, et à qui je faisois manger de ma bouillie.

A six ans je savois lire ; à douze ans j'étois un petit monsieur, présentable partout, et mon père me conduisoit par-tout avec lui. Depuis long-tems il avoit quitté son charnier : l'état de sa fortune lui avoit permis de se produire dans le monde, et il étoit d'abord devenu secrétaire d'un conseiller au parlement, qu'il quitta, parce qu'il devint amoureux de ma mère. Il entra successivement chez un président, chez l'archevêque, chez le chancelier, qu'il quitta encore pour la même raison : il se fit marchand épicier, et il vendit son fonds, parce qu'en achetant pour deux sous de fromage, on avoit le droit de dire des douceurs à l'épicière. Il acheta une bonne ferme qu'il revendit encore, parce que le

seigneur du village prétendoit au droit de cuissage, de markette, ou de prélibation : c'étoit un droit charmant, imaginé dans le tems des croisades, qui autorisoit le seigneur à coucher, la première nuit des noces, avec leurs vassales roturières. Il y avoit long-tems que ma mère n'avoit plus de prémices à offrir au seigneur ; mais enfin elle s'établissoit sur ses domaines, et une première nuit est toujours jolie avec une jolie femme. Pour terminer des contestations désagréables, très-désagréables pour un mari, mon père s'esquiva avec sa tourterelle de cette pépinière à cocus, et il se pourvut à Paris d'un office d'huissier qu'il garda, parce qu'il n'avoit que moi de clerc, et que la clientelle ne pénétroit pas au-delà de l'étude.

J'avois dix-huit ans, et ma mère commençoit à ne plus donner d'inquiétude à mon père, lorsqu'on pensa à mon avancement. Le fils d'un recors peut se borner à être huissier ; celui d'un huissier doit être au moins procureur. On me mit chez le plus habile et le plus renommé de ces messieurs, et, au bout de deux ans, mes chers parens se flattoient que la fille de quelque tanneur ou de quelque marchand de vin, seroit enchantée de s'agréger à la robe, et trop heureuse de payer ma charge. Ces espérances étoient fondées :

j'entendois les affaires, j'avois de la figure, et les dimanches on rassembloit à la maison paternelle les demoiselles sur qui on pouvoit avoir des vues. J'étois au mieux avec elles toutes ; on jouoit aux petits jeux innocens, on se donnoit des gages, on s'embrassoit, et la soirée se terminoit ordinairement par le récit de quelques-unes des aventures de mon oncle, que je contois avec un charme qui forçoit l'attention. Quelquefois on rioit, quelquefois on s'apitoyoit ; souvent une larme étoit accordée à la mémoire du défunt par ma mère, par moi, et même par mon auditoire.

Le résultat de ces soirées fut une convention formelle entre mon père et celui de mademoiselle Félicité, de nous marier quand j'aurois l'âge requis pour enfiler la robe, moyennant soixante mille francs que payeroit le papa de la future, pour le petit plaisir de voir sa fille procureuse. Le 14 juillet 1789, qui n'arriva qu'à son tour, mais d'une manière assez étourdissante, dérangea singulièrement tous ces projets. Le parlement tomba, et entraîna dans sa chute les procureurs et les procureuses. Mademoiselle Félicité, qui étoit née pour un état brillant, fut mariée au président de son *district*, et comme ils avoient cinquante mille écus à eux deux, ils furent guillotinés trois ans après, sous le prétexte qu'ils en-

tretenoient des intelligences avec *Pitt* et *Cobourg*, qu'ils ne connoissoient pas plus que vous, si toutefois vous ne les connoissez point.

Pour moi, qui n'étois pas fou de la demoiselle, je me consolai facilement de sa perte, et je suivis l'exemple des habitués du palais. Tous les clercs sans exception, devinrent avoués, défenseurs officieux, ou juges aux dépens de qui il appartiendroit; ce qui fait que les pauvres plaideurs perdent tous les jours des causes excellentes : à la vérité, ils en gagnent quelquefois de détestables, et c'est une compensation. Au reste, nous allons avoir un code civil, et qui sera bon, car il y a douze ans qu'on en parle.

J'allois donc tous les jours plaider, en frac gris et en queue; ce qui ne donne pas une grande majesté aux tribunaux, mais ce qui est très-commode pour ceux de mes confrères qui ne gagnent pas de quoi s'acheter une robe. Comme je n'étois pas un *Chauveau*, un *Julienne*, un *Bélart*, mes honoraires ne montoient pas bien haut : en récompense, l'étude de mon père étoit devenue excellente, parce qu'où la plupart des procureurs et des avocats sont des ânes, il faut bien que les huissiers fassent les écritures.

Nous vivions dans la plus grande aisance.

Mon père faisoit souvent des placemens considérables. La guerre, qui venoit de s'allumer dans presque toute l'Europe, la suppression de la noblesse, des moines, des rois, du bon dieu, de la probité, de la piété filiale, de la fidélité des époux; l'établissement de la liberté, de l'égalité, de l'ignorance, du vandalisme, de l'agiotage, de l'usure, de l'impudence, du cynisme et de la misère publique, n'empêchoient pas les hommes de plaider, et nous les aidions à se ruiner tout-à-fait, en faisant, pour un nouvel ordre de choses, des vœux qui commencent à se réaliser.

Un soir, je lisois les lois anciennes, en attendant les nouvelles; mon père minutoit un exploit, et ma mère trempoit la soupe pour dix ou douze de ses *égaux* qui mouroient de faim, et qui lui baisoient les pieds en recevant son potage, lorsqu'on sonna fortement à la porte. Ma mère timorée, trembla pour sa tête : la meilleure alors ne tenoit à rien; la mode de mourir dans son lit étoit passée, celle de finir en public avoit été reçue avec beaucoup de facilité, et paroissoit ne déplaire à personne, car personne ne disoit rien. Les craintes de ma mère, qui ne se piquoit plus de suivre les modes, augmentèrent en voyant entrer un chenapan de cinq pieds dix pouces, taillé en Hercule, ba-

sané, sale, en guenilles, portant un grand sabre attaché par-dessus son épaule, avec une corde garnie devant et derrière de deux ou trois douzaines d'oreilles d'hommes. Il sauta sur la soupe, en mangea la moitié, et nous le laissâmes faire, parce que nous avions peur. A boire! dit-il, d'une voix terrible, et mon père se hâta de lui présenter une bouteille de vin. Il vida la bouteille d'un trait, s'essuya la bouche, et embrassa vigoureusement ma mère. Mon père mû par un reste de jalousie, avoit envie d'éclater : il se contint cependant, parce qu'on rendoit tous les jours beaucoup, mais beaucoup de lois; qu'on pouvoit patriotiquement avoir décrété ce soir-là la communauté des femmes avec celle des autres propriétés, et que son égal paroissoit un homme à lui rompre les bras, s'il faisoit le récalcitrant. Nous le regardions avec des yeux effarés, et nous ne sonnions mot. « Sacredieu, s'écria-t-il, vous ne » voulez pas me reconnoître! je suis donc » bien changé »? On s'approche, on regarde, on doute : l'homme basané termine nos incertitudes en déchirant sa chemise du cou à la ceinture, et en nous montrant la cicatrice de la botte de longueur que lui a poussée la Giberne. C'est Thomas, dit ma mère, et elle tombe en foiblesse; c'est Thomas, reprend mon père, et il s'éva-

nouit ; c'est mon oncle, reprends-je à mon tour, et je perds connoissance ; et revenant à nous : « Hé, par quelle aventure, mon » frère ?. . . . . Par quel heureux hasard, » monsieur ?. . . . . . Comment se peut-il, » oncle fameux ?. . . . . . . Parlez, expliquez, » racontez. . . . . . . criâmes-nous tous trois » ensemble », et Thomas raconta sommairement ce que vous allez lire.

Le frère Chrysostôme ne fut pas plutôt informé de la suppression des moines, qu'il crut devoir gagner du côté du patriotisme ce qu'il perdoit de celui de la besace. Il jette le froc aux orties, court à la commune renier Jesus-Christ, et dénoncer les pères indignes qui violoient quelquefois le vœu de pauvreté, assez souvent celui de chasteté, et qui se permettoient d'enterrer les gens tout vifs. Aussitôt un savetier somme le conseil de la commune d'arrêter que le frère Chrysostôme a bien mérité de la patrie, et l'arrêté est consigné sur le registre. Le savetier somme la commune d'aller à l'instant même délivrer le frère Ange, et la commune se met en branle, suivie du savetier, de ses confrères, des aboyeurs de l'assemblée populacière, des garçons bouchers, et de leurs chiens. On déterre mon oncle, étonné de revoir le grand jour ; on lui rend les honneurs dus à une victime du despotisme ; on chasse

une partie des bons pères, pendant que le vindicatif Thomas assomme l'autre, et le procureur-syndic s'installe préalablement dans la maison avec une femme qu'il avoit volée à un gentilhomme, et qu'il tenoit en réquisition pour ses menus plaisirs.

La Sapho d'Arras, car il y a une Sapho par-tout, fit dans la journée un poëme en vers, intitulé : *Les infortunes de Thomas*. Il fut lu le soir au spectacle, et couvert d'applaudissemens. Il étoit en effet très-bien écrit : Sapho en devint plus chère à ses coteries, et s'éloigna un peu davantage de son mari, de ses enfans et de son ménage, dont elle ne se soucioit guères, selon l'usage des femmes auteurs.

Sapho fut couronnée pour avoir fait des vers, le savetier pour sa motion patriotique, Thomas pour avoir assommé cinq à six capucins dont l'aristocratie monacale ne pouvoit paroître douteuse ; et, comme il déclara vouloir revenir à Paris, la commune lui donna un bon de dix louis à prendre sur un certain baron qui se tenoit fort tranquille, qui avoit repris son nom de famille, supprimé sa livrée, qui régaloit la canaille son égale, mais qui devoit payer, parce qu'il étoit baron.

Le premier soin de Thomas, en arrivant dans la capitale, avoit été de chercher son beau-frère, qu'il ne trouvoit nulle part, et

qu'il

qu'il auroit rencontré sans le reconnoître ; car trente ans de plus sur la figure d'un homme, ne laissent pas de la changer un peu. Il se décida à prendre la piste de Vernier, et à le suivre jusqu'en Amérique ou en Laponie, s'il le falloit. Il passa donc de l'humble boutique d'écrivain chez l'ex-conseiller, qui l'envoya chez l'ex-président, qui ne put rien lui dire de Vernier, parce qu'on lui avoit coupé le cou la veille ; mais un domestique, qui avoit dénoncé son maître pour avoir sa montre et sa bague, renvoya Thomas à l'ex-archevêque, qui étoit émigré, dont la femme de charge indiqua l'ex-chancelier, qui étoit mort, dont le portier, président de son comité revolutionnaire, donna l'adresse du magasin d'épiceries, dont le propriétaire venoit d'être *lanterné* pour avoir accaparé de l'eau-de-vie que les *lanterneurs* aiment beaucoup ; ce qui fut cause que mon oncle s'adressa à la fruitière du coin.

Celle-ci avoit conservé une idée confuse du domaine qu'avoit acheté Vernier : elle nomma *Isigny* au lieu de *Savigny* ; ce qui fut cause encore que mon oncle voyagea en Normandie, où il parcourut tous les villages en *i*, d'où il revint à Paris et de-là à *Passi*, à *Poissi*, *Neuilli*, *Chilli*, *Bondi*, *Suci*, *Baubigny*, *Chevilli*, *Issi*, *Grigni*, *Boissi*, *Gisi*, *Gentilli*, et enfin *Savigny*, où

il apprit ce que je vous ai déjà dit.

Il n'est pas difficile de trouver un huissier à Paris : aussi mon oncle vint-il chez nous en droite ligne. Il ne paroissoit pas aussi aisé de vivre pendant un an que durèrent ses recherches ; mais comme le bien des *conspirateurs*, des *suspects*, des *modérés*, étoit devenu le patrimoine des patriotes *purs*, mon oncle entroit dans toutes les maisons d'apparence, et les propriétaires étoient conspirateurs ou modérés, selon que leur table étoit plus ou moins bonne, leur bourse plus ou moins garnie.

Après les premiers épanchemens, mon père, qui n'étoit ni *lanterneur*, ni *sabreur*, ni *guillotineur*, ni *dénonciateur*, ni *voleur*, ni même *agioteur*, et qui avoit la plus forte envie d'éloigner de chez lui le baudrier garni d'oreilles, et le grand homme qui le portoit, mon père se mit aussitôt à son secrétaire, et rédigea le compte des sommes qu'il devoit à mon oncle, avec les intérêts des intérêts de trente ans : le résultat de ce compte étoit notre ruine absolue. Mon père pouvoit profiter du droit de prescription ; il pouvoit au moins rembourser en assignats, comme tant de fripons ; mais il étoit resté pur au milieu de la corruption générale.

Pendant qu'il calculoit, ma mère faisoit ses efforts pour dégoûter mon oncle de son

costume et de son baudrier ; mais sa longue captivité l'avoit aigri, les années avoient roidi son caractère, et il n'étoit plus possible de lui rien faire changer à ce qu'il avoit résolu. Ces oreilles étoient celles des moines qu'il avoit rencontrés, et autant il en rencontroit, autant d'oreilles à bas : il en avoit fait le vœu, et corbleu, il se promettoit de tenir celui-là. Pour le costume, c'étoit celui des patriotes par excellence : c'est à ce costume qu'il devoit l'amitié de Marat, de Robespierre, et de tant d'autres qui lui prenoient familièrement la main.
« Mais, mon frère, vous croyez donc que » ces gens-là vous aiment ? — Pas du tout : » ils n'aiment personne ; mais ils ont besoin » de moi, et je les flatte, parce que j'ai » besoin d'eux. C'est cela, reprit mon père : » en révolution, chacun travaille pour son » compte, et brise ensuite l'instrument » dont il s'est servi. — J'entends bien aussi » ne travailler que pour moi : et sacrebleu » on ne me brisera point. — Je le désire, » monsieur. — Moi, j'en suis sûr : j'irai à » la fortune par un chemin où ces plats » coquins-là ne me suivront pas. — Et le» quel, monsieur ? — Celui de l'honneur : » je suis toujours Thomas, et j'ai encore » du courage et des bras. Hé, monsieur, » pourquoi vous exposer de gaîté de cœur, » poursuivit mon père en présentant son

» bordereau à mon oncle ? Voilà plus qu'il
» ne vous faut pour vivre dans l'abondance.
» — Qu'est-ce que c'est que cela ? — L'état
» des sommes que je vous dois. — A com-
» bien cela monte-t-il ? — A cinquante-
» deux mille livres. — Et que te restera-
» t-il ? — Rien. — Rien, f... » ! Et Thomas
déchire le bordereau, et en jette les morceaux au nez de mon père. « Apprends,
» beau-frère, qu'on peut couper les oreilles
» des moines, dévaliser les anglais, et
» laisser de quoi vivre à sa sœur et à son
» mari. Tu me donneras douze mille francs
» dans les vingt-quatre heures ; c'est plus
» qu'il ne me faut pour me faire tuer, ou
» gagner un million : je t'abandonne le
» reste, et grand bien te fasse ». Mon père
ne répondoit rien ; mon oncle l'entraîna chez un notaire, à qui d'abord il fit peur aussi, mais qui l'embrassa cordialement, quand il eut démêlé l'ame de la fange qui l'obstruoit. L'acte de renonciation fut dressé et signé aussitôt, à la grande satisfaction des parties.

J'avois contracté, dès ma naissance, l'habitude d'admirer Thomas : ce désintéressement, mêlé d'une sorte de grandeur burlesque, me subjugua tout-à-fait. Peut-être l'extraordinaire a-t-il le droit de plaire à la jeunesse ; peut-être y avoit-il entre nous des rapports que l'éducation avoit

adoucis en moi. Quoi qu'il en fût, je commençai à négliger le palais, et je vouai à mon oncle un attachement à toute épreuve, parce que je trouvois un plaisir indicible à l'entendre, et que son langage héroico-barbare m'inspiroit, en m'échauffant la tête, une sorte de mépris pour le papier marqué.

Ainsi sont faits les hommes. On quitte une femme aimable pour le premier minois chiffonné qui vous trompe et se moque de vous ; un état paisible et sûr, pour la gloire, qu'on n'aborde qu'à coups de canon ; on réalise une fortune solide, et on se ruine en prêtant son argent à trente-six pour cent par an ; on dédaigne la maison de ses pères, et on en sort sans savoir si on trouvera un abri.

CHAPITRE II.

Je deviens aussi un petit héros.

Mon oncle dînoit chez nous pour la dernière fois : il avoit reçu son argent, et il partoit le lendemain. Lorsqu'il entra, mon père étoit à ses affaires, et ma mère à la cuisine. Thomas me parloit de ses grandes vues avec cet enthousiasme que donne le pressentiment des succès : en

l'écoutant, ma figure s'animoit, mon sang bouillonnoit, et, dans un moment dont je ne fus pas maître, je tirai son grand sabre. Il cessa de parler, me regarda fixement, et me tâta le pouls : « Tu es né pour la » guerre, reprit-il, et non pour moisir » dans un cabinet : n'es-tu pas honteux de » te battre à coups de plume pour un peu » de mauvais papier, tandis qu'il ne faut » qu'une campagne pour t'enrichir et te » rendre fameux ! Il est tems de quitter les » jupons de ta mère ; envoie au diable » l'écritoire et l'écriture, et prends-moi un » sabre et une paire de pistolets : voilà ce » qui sied à un jeune homme. Mais une » écritoire, corbleu ! une écritoire ! fi » donc » !

Cette ouverture étoit trop de mon goût pour que je n'y répondisse pas comme mon oncle le désiroit : il fut arrêté entre nous que je serois aussi un grand homme, qu'il me feroit inscrire sur son passe-port, que j'irois le joindre à la diligence, que nous partirions ensemble, et que nous aurions grand soin, pendant la journée, de ne pas nous laisser pénétrer par mon père, qui n'eût pas manqué de mettre obstacle à ma célébrité.

Quand je ne fus plus soutenu par la présence de mon oncle, je sentis des remords. J'allois quitter en fugitif de bons

parens, qui ne respiroient que pour moi; je les livrois à de continuelles inquiétudes; si j'étois tué, ce qui ne me paroissoit pas impossible, ils finiroient leur carrière dans la douleur et l'abandon. Mais aussi si je me distinguois, si je parvenois aux premiers grades, si ma réputation et mes richesses embellissoient leurs derniers jours, combien ils s'applaudiroient que je ne les eusse pas consultés! Cette considération l'emporta sur les autres, et cela devoit être, elle s'accordoit avec mon penchant. Je passai une partie de la nuit à écrire à mon père une lettre bien tendre, bien respectueuse, que je laissai sur ma table, et je m'amusai à bâtir des *châteaux en Espagne* jusqu'au lever du soleil, dont mon impatience hâtoit le retour.

Je me levai, je sortis sans bruit, je joignis mon oncle à l'heure indiquée, et nous montâmes dans la diligence. Nos compagnons de route regardoient Thomas avec un étonnement mêlé de terreur; personne ne parloit: Thomas seul faisoit les frais de la conversation. Il interrogeoit tout le monde d'un ton tranchant; on ne lui répondoit que oui ou non, prononcé d'un air de déférence. Il se jetoit ensuite dans la politique; il débitoit là-dessus toutes les billevesées qui lui passoient par la tête, et plus il disoit d'extravagances, plus on

lui témoignoit d'égards : on le prenoit pour un agent du gouvernement.

Nous arrivâmes à Calais le troisième jour, et nous nous établîmes chez monsieur Meurice, qui tient une auberge très-jolie, très-propre, qui est plein de complaisance pour les voyageurs, qui les sert bien, et ne les rançonne pas.

Comme pendant la guerre personne à Calais n'a rien à faire, pas même du hareng, on s'y promène sur une grande place, où on gobe à la fois les nouvelles et les trente-deux airs de vent. L'arrivée de mon oncle, dont les goutteux du pays se rappeloient les premières aventures, fit sur cette place autant de bruit que la bise, et les armateurs, les constructeurs, les matelots et les curieux vinrent en foule nous faire des propositions. Mon oncle leur répondit qu'il savoit arranger ses affaires lui-même, et qu'il les prioit de le laisser tranquille.

Dès l'après-dîner, il s'occupa de son armement. Il me mena sur le port, et pendant que j'admirois la mer, que je voyois pour la première fois, que je faisois sur l'instabilité de l'onde des réflexions que je me gardois bien de communiquer à mon oncle, il couroit par-tout, et examinoit tout, depuis le *Long-Pont* jusqu'à la *Portelette*. « J'ai notre affaire, me dit-il ». C'é-

toit une longue barque, mince, légère, taillée pour la course, et dans laquelle soixante hommes pouvoient tenir debout et serrés. Mon oncle parla, marchanda, ura, acheta et paya la barque : il y fit mettre un mât, une voile et des avirons, et il pensa à faire son équipage.

Comme une dévote est difficile sur le choix d'un directeur, une prude sur celui d'un amant, un petit-maître sur celui d'un tailleur, un protégé sur celui d'une place, un agioteur sur le poids des louis, tel mon oncle observoit, scrutoit, épluchoit les sujets qu'il se proposoit d'associer à sa gloire. Il couroit les cabarets avec un sac de douze cents francs dans son chapeau ; il faisoit boire, il donnoit de l'argent, il enrôloit ceux qui lui convenoient, et il n'enrôloit que des jeunes gens. Il ne vouloit pas d'hommes mariés, parce qu'il prétendoit qu'on se bat mal quand on pense à sa femme et à ses enfans, et je crois qu'il avoit raison. Il refusoit encore les jeunes gens qui avoient quelqu'aisance, parce que l'aisance, disoit-il, fait tenir à la vie, et qu'au contraire un gueux, à qui elle est à charge, l'expose volontiers, et il avoit encore raison.

Avec sa façon de voir, il n'avoit trouvé que vingt hommes, et cela ne suffisoit point ; mais avec son génie inventif il se

mit bientôt au complet. Il embaucha quarante soldats des plus braves de la garnison, à qui il persuada que le suivre ce n'étoit pas déserter : en effet, servir sur terre, servir sur mer, c'est toujours servir. Cependant, comme les chefs auroient fort bien pu n'être pas de cet avis, on prit une petite précaution pour tromper leur vigilance. On convint que le jour du départ, ses soldats sortiroient de la ville sous le prétexte d'aller manger *del-cren-bouli* (1) au petit Courgain, qu'ils fileroient de là vers le rivage de la mer, où on les prendroit à bord.

Il fut question ensuite de trouver un capitaine qui voulût bien se borner à commander la manœuvre, pendant que mon oncle dirigeroit les opérations. Chacun a son petit amour-propre, et aucun des capitaines de Calais ne vouloit servir en sous-ordre. Monsieur Meurice, toujours obligeant, nous tira d'embarras : il nous amena un certain Mimi-Duboc, qui n'étoit pas capitaine, qui n'étoit pas non plus simple matelot, qui savoit le métier à fond, qui étoit brave, qui buvoit sec, qui paroissoit

---

(1) Excellent laitage qu'on ne sait préparer qu'à Calais. On en vient manger de Londres, de Pétersbourg et de Pékin.

digne à tous égards de seconder mon oncle, et qui consentit à n'être que l'instrument de sa gloire, moyennant vingt louis comptant, et quatre parts de matelots dans les prises.

Il ne restoit plus qu'à s'occuper des munitions de guerre et de bouche, et ces deux articles furent bientôt réglés. Comme on trouve à bord des vaisseaux anglais, des canons, des fusils, de la poudre, des boulets et des balles, mon oncle jugea inutile de se munir de cela. Soixante bouts de fleuret bien affilés, et de vingt pouces de longueur, montés de manches de bois, composèrent tout notre arsenal. Comme les vaisseaux anglais sont encore abondamment pourvus de vivres, les emplètes en ce genre se bornèrent à un baril d'eau-de-vie de soixante pintes, et à un sac de soixante livres de biscuit. Le bâtiment de mon oncle, tout équipé et prêt à mettre en mer, lui revenoit à quatre mille francs.

On commença par rire beaucoup à Calais de ces préparatifs, et quand on fut las de rire, on finit par murmurer. Les gens qui ont la manie de se mêler de tout, représentèrent au commandant de la place qu'il étoit de son devoir d'empêcher la jeunesse calésienne de suivre un fou à la boucherie : bientôt toute la ville fit *chorus*, à l'exception des vingt jeunes gens, que

mon oncle tenoit toujours entre deux vins ou entre deux bières, et qui ne doutoient de rien.

Cependant le citoyen commandant se crut obligé de céder à ces clameurs générales, et il vint voir mon oncle. Ce n'est pas qu'il s'embarrassât beaucoup de ce que deviendroit cette brillante jeunesse, mais on est bien-aise de complaire à ses concitoyens. Aux premiers mots du commandant, mon oncle tira d'une moitié de mouchoir bleu un papier dont il n'avoit pas encore parlé. « Tiens, frère et ami, » dit-il à l'officier, voilà de quoi te casser » le nez ». C'étoit un ordre en bonne forme, à toutes les autorités civiles et militaires, de laisser le citoyen Thomas, sans-culotte éprouvé, maître absolu de diriger ses entreprises contre les ennemis de l'état, et de lui fournir, à sa première réquisition, les secours de tout genre dont il auroit besoin, et ce, à peine de destitution pour les contrevenans, et signé *Robespierre*.

Mon oncle ne s'étoit pas fait lire ce papier, et il n'en connoissoit le contenu qu'en général. Le commandant avoit prétendu le mener, et ce fut lui qui mena le commandant. Il me fit écrire les noms des quarante soldats que nous avions embauchés, et il *requit* qu'ils lui fussent envoyés à l'instant. L'officier salua profondément le

protég

protégé du citoyen Robespierre, et sortit. Un quart-d'heure après, les quarante braves entrèrent ; Thomas les établit à discrétion chez monsieur Meurice, et il ne fut plus question de *cren-beults*.

Je n'aurois pas été fâché que le commandant fût parvenu à déjouer les projets de mon oncle. Il me paroissoit difficile autant que dangereux d'attaquer et de prendre des vaisseaux avec des bouts de fleuret ; je crois même que je n'aurois pas été fâché de rester à terre tout-à-fait : l'approche du moment critique avoit singulièrement affoibli ma passion pour la gloire. Mais comment déclarer cela à mon oncle ? Le neveu de Thomas avoir peur ! Il étoit homme à me faire sauter la tête d'un coup de pistolet, et j'aimois autant courir le risque de le recevoir de la main d'un anglais.

Depuis huit jours que nous étions à Calais, mon oncle alloit régulièrement, matin et soir, examiner du rempart les bâtimens anglais qui croisoient à la rade, pour enlever au passage deux pauvres corsaires qu'on équipoit dans le port. Jusqu'alors il n'avoit découvert, avec sa *longue vue*, que quelques *cutters*, quelques *sloops* de dix à douze canons, et il retournoit à son auberge avec humeur. Ce jour-là, c'étoit un vendredi matin, les bâtimens legers étoient disparus, et remplacés par une frégate de

trente canons ; mon oncle fit un saut, se frotta les mains, m'embrassa, et me passa sa lunette : « Hé bien, qu'en dis-tu ? — » Superbe vaisseau, mon oncle ! — Il est » à nous, allons à bord ».

Je tremblois de tous mes membres : heureusement la joie très-active de Thomas ne lui permit pas de s'en apercevoir. Il court, il *requiert* le tambour du poste du hâvre de le suivre ; il parcourt les rues au son de la caisse, et ordonne à ses enrôlés de se rassembler à l'instant chez monsieur Meurice. Il ouvre le garde-manger ; il porte sur la table de la cuisine un pâté d'Amiens, une dinde de Périgueux, un quartier de veau rôti, et un fromage de Hollande ; il tire de la broche un gigot et six poulets, de dessus les fourneaux un haricot de mouton et douze pigeons en compote ; il fait monter de la cave une feuillette de Bordeaux et un panier de cinquante bouteilles de Champagne. On met le couteau dans les viandes, on dresse la feuillette, on la défonce, on y puise à plein verre ; on fait sauter les bouchons de Champagne, on fait sauter les bouteilles vides, on attaque les pleines, on boit, on mange tout en riant, en chantant, en jurant, en gambadant.

Pour le dessert, Thomas fait apporter un chaudron dans lequel il verse vingt

pintes d'eau-de-vie ; il y mêle deux livres de poudre à canon, qu'il délaie avec ses mains noires et décharnées : on avale ce breuvage infernal, on s'en barbouille la figure aux cris de *vive la République !* les têtes se *volcanisent* ; mon oncle saisit le moment, il paie, prend le reste de son argent, et on part bras dessus, bras dessous, pour aller soutenir l'honneur du pavillon français.

J'avois remarqué avec étonnement que mon oncle ne buvoit pas, ou qu'il buvoit peu ; je remarquai avec plus d'étonnement encore, qu'il paroissoit calme et réfléchi : je jugeai dès-lors qu'il avoit les qualités nécessaires pour bien commander. Pour moi, qui avois senti le besoin de me *volcaniser* comme les autres, je m'étois donné *le coup de tonpet*, et je me crus digne alors de marcher sur les traces du grand homme.

Fanchon-la-Poussière, la femme du port la plus laide et la plus connue, nous suivoit en tournant ses petits yeux et en faisant danser ses grosses mamelles : « Hé, mé » diu, monsieur Thomas, où qu'ous allez ? » — Guerroyer, f..... — Est-ce qu'ous ne » voyez pon c'te frégate ? — Je vais la » prendre. — S'embarquer un vinderdi ! » — Je m'en f.... — Ous serez coulé bas, » monsieur Thomas. — Je m'en f.... ;

« laisse-moi tranquille, et va au diable ».

Nous descendons dans notre barque, la voile est tendue, les rames secondent le vent, nous sortons du port à la vue des habitans étonnés, qui de la jetée nous disent le dernier adieu. Nous étions debout, pressés, pouvant à peine résister au roulis, et portant chacun notre fleuret à la ceinture ; Mimi-Duboc tenoit la barre du gouvernail ; mon oncle étoit à l'avant, presque nu, le corps et la figure couverts de poil, la tête chargée d'un énorme bonnet de peau d'ourson, l'air terrible, et le porte-voix à la main.

Quand nous eûmes dépassé le Fort-Rouge, Thomas fit carguer la voile, et donna l'ordre. « On va nous hêler de la » frégate, je répondrai. Nous essuierons le » feu des batteries de babord ; on nous » manquera. Pendant qu'on rechargera, ou » que la frégate virera pour nous envoyer » sa volée de tribord, nous aborderons, » nous entrerons par les sabords, vous » poignarderez tout ; mon neveu, Duboc » et moi, nous courrons à la sainte-barbe, » et nous verrons après. Allons, f...., » hisse la voile, et en avant : En avant ! » répétâmes-nous tous à la fois ». Et au bout d'un quart-d'heure, nous nous trouvâmes à la portée du canon.

Les anglais avoient braqué leurs lu-

nettes sur nous, et nous laissoient approcher. Il y avoit si peu d'apparence que soixante hommes sans armes osassent attaquer un bâtiment de cette force, que peut-être ils nous prirent d'abord pour une barque de cartel. Cependant ils étoient sur leurs gardes, et nous apercevions distinctement les canonniers à leurs pièces. « Qui vive! nous crie un officier anglais. » France! répond Thomas d'une voix de » Stentor. — Que voulez-vous ? — Vous » prendre ». A l'instant la volee de babord part, et ne nous manque pas, comme se l'etoit persuadé mon oncle. Le mât, la voile, et une partie de l'avant sont emportés, neuf hommes coupés en deux, et un boulet de sept nous a percés à l'eau. » A bord, Duboc, à bord de l'anglais », crioit mon oncle, et il bouchoit le trou du boulet avec une jambe qui se trouva sous sa main ; et nous jetions les morts à la mer, et nous vidions l'eau avec nos bonnets.

La frégate étoit en panne, elle avoit peu de voiles dehors, la manœuvre n'étoit pas facile. Cependant nous avancions à force de rames, et elle voulut virer de bord pour faire feu de ses autres batteries. Duboc fit la même manœuvre, et se tint constamment à babord de l'ennemi. Ses canonniers rechargeoient à la hâte, mais

nous étions déjà à demi-portée du pistolet. Nous essuyâmes encore une décharge de mousqueterie qui nous tua trois hommes et en blessa six légèrement. Nous nous trouvâmes alors sous la courbe du vaisseau, par conséquent hors d'atteinte, et nous sautâmes à l'abordage. Thomas entra le premier par un sabord, et reçut un coup de hâche d'armes qui lui abattit le nez et la moitié d'une joue : il n'en fut que plus terrible. Il renversoit tout avec son poignard, Duboc faisoit des merveilles, et, tout en jouant de mon fleuret, je les suivois de très-près, car je ne savois pas où étoit la sainte-barbe.

Elle étoit gardée par quatre hommes qui n'avoient, selon l'usage, qu'un sabre à la main. Ils demandèrent la vie : le sang de Thomas couloit ; il les poignarda tous les quatre. Nos gens avoient *balayé* les entreponts, et il se crut maître du vaisseau : il étoit loin de son compte. On n'avoit tué que les canonniers, quelques charpentiers, le cuisinier et le chirurgien ; car on tuoit tout ce qui se présentoit. Il restoit sur le pont et dans les manœuvres cent cinquante hommes au moins : ils avoient fermé les écoutilles sur nous, et paroissoient se disposer à faire voile pour l'Angleterre. Nous nous trouvions prisonniers sous les ponts, au sein même de la victoire : Thomas,

enragé de ce contre-tems, cria au capitaine anglais qu'il vouloit parlementer. On *parlementa* comme on le peut à travers des planches de trois pouces. « Apprends, » chien d'anglais, dit mon oncle, que des » gens comme nous ne se laissent pas » mener en prison : je te donne cinq mi- » nutes pour mettre bas les armes ; si tu » refuses, je mets le feu aux poudres, et » nous sautons tous ensemble ». L'anglais, aussi brave que mon oncle, lui cria à son tour qu'il s'en f....toit. Thomas, exaspéré par cette réponse, enfonça à coups de hâche la porte de la sainte-barbe, défonça un baril de poudre, et courut prendre une mèche aux batteries.

Notre héroïsme, à nous subalternes, n'étoit pas tout-à-fait si vigoureux que le sien. Nous trouvions qu'il n'y avoit pas de comparaison entre les désagrémens de la prison et les inconvéniens du saut qu'il vouloit nous faire faire. Moi, je n'osois rien dire ; mais nos gens se jetèrent sur lui, lui arrachèrent la mèche, et l'un d'eux fut la jeter à l'extrémité de l'entre-pont. Thomas, ne se connoissant plus, les traita de lâches, et tomba sur eux à grands coups de fleuret. Il en avoit tué deux, et continuoit de manière à pouvoir, dans peu de momens, sauter en liberté. On le saisit, on le désarma, et on

le lia fortement au grand mât. J'avois l'air de le défendre, et je recommandois tout bas à nos gens de bien serrer les nœuds : je me sentois, pour le saut, une aversion de tous les diables. A présent que je pense de sang-froid à la fureur de mon oncle, je ne concois point comment elle ne l'a pas suffoqué, ou comment ses blasphêmes n'ont pas fait abymer le vaisseau.

La confusion, le bruit inséparable de pareils événemens, n'avoient pas permis d'entendre les cris de quelques malheureux renfermés dans la cale. Duboc crut le premier distinguer quelques mots ; il prêta l'oreille : on lui parla français, et il ouvrit aussitôt. C'étoit quinze de nos compatriotes qui avoient entendu la contestation de mon oncle avec son équipage, et que la peur de sauter avoit rendus blêmes, *comme des clercs au sortir d'un carême.*

Ils nous racontèrent qu'ils étoient partis du Hâvre, avec soixante-trois mille livres *écus*, pour aller prendre à Hambourg un chargement en blé. C'étoit dans le bon tems où on nous distribuoit *patriotiquement* deux onces de pain de fèves ou de chenevis par jour, qu'il falloit attendre à la porte du boulanger depuis onze heures du soir jusqu'à sept heures du matin : c'étoit de l'ordure bien achetée. Le farinier

du Hâvre avoit été pris la veille par la frégate ; les anglais avoient fait passer à leur bord les hommes et les espèces, et avoient coulé le bâtiment, qui n'étoit bon qu'à les embarrasser dans leur croisière. A la vérité, les négocians du Hâvre auroient pu ne pas hasarder leur métal, et prendre des lettres-de-change sur Hambourg ; mais comment faire connoître aux espions du citoyen Robespierre, qu'on avoit soixante-trois mille livres *écus*, sans s'exposer à perdre soixante - trois mille têtes, si on les avoit eues ?

Pendant qu'ils nous faisoient ce récit qui ne nous intéressoit guères, un autre incident renouvela mes terreurs. On avoit jeté sans réflexion la mèche qu'on avoit ôtée à mon oncle, sur des fagots soufrés qu'on lance allumés dans les manœuvres de l'ennemi, pour faciliter les abordages. Une fumée épaisse et jaune remplit tout-à-coup l'entrepont, et la flamme se manifesta à la proue du bâtiment : il étoit facile encore de l'éteindre ; mais il falloit de l'eau, et comment en puiser sans se mettre à découvert, et recevoir d'en-haut des coups de fusil à bout portant ? Nous étions tous dans la désolation, et je vis Thomas sourire.

Nous délibérions en désordre, et une autre scène se jouoit sur le pont. Dès que

les anglais se virent enveloppés par la fumée qui sortoit des sabords, ils ne doutèrent plus que mon oncle n'eût exécuté en partie la menace qu'il leur avoit faite : ils n'aimoient pas la grillade plus que nous ; ils frémirent à leur tour, et sommèrent brusquement leur capitaine de se rendre. Le monsieur s'entêta aussi, et on fit en haut ce que nous avions fait en bas : on lia le capitaine anglais, on ouvrit les écoutilles, et on nous cria qu'on se rendoit.

Nous étions bien sûrs que mon oncle, que le hasard rendoit vainqueur, ne penseroit plus à faire le saut périlleux. On le détacha avec des marques de respect, et on lui demanda pardon d'avoir voulu le sauver malgré lui. Il avoit autre chose à faire que de répondre à des complimens. Il ordonna aux anglais de descendre l'un après l'autre, et de déposer leurs fusils à ses pieds. A mesure qu'ils obéissoient, nos gens s'armoient ; Duboc faisoit prendre aux prisonniers des seaux et des *mops* ; en cinq minutes, il ne resta plus de traces de feu, et les anglais allèrent dans la cale remplacer ceux que nous avions délivrés : *un clou chasse l'autre*. Ce fut alors que, passant de l'extrême inquiétude à l'excès de la joie, nous montâmes sur ce pont, où nous ne devions paroître que pour y recevoir des fers.

Le premier soin de mon oncle fut de couper les cordes qui retenoient le capitaine anglais ; il lui serra la main, et lui fit prendre un verre de rhum : « Tu es un homme, toi, et j'aime les braves gens. Prends ta chaloupe, quatre de tes matelots, et retourne en Angleterre. J'espère que nous nous rencontrerons » quelque jour à forces égales, et sacre-» dieu, nous aurons le plaisir de brûler » quelques amorces ensemble ».

Après le départ du capitaine, Duboc mit le cap sur Calais. Nous en étions éloignés de deux lieues au moins ; nous ne restions plus que trente-neuf en état d'agir, et les quinze que nous avions délivrés, faisoient un total de cinquante-quatre hommes ; il en falloit cent vingt au moins pour le seul service des batteries, et nous avions plus de cent prisonniers à garder. Mon oncle sentit bien que ce n'étoit pas le moment de faire le gentil, et il fit hisser le pavillon britannique, pour ne pas attirer sur nous les croiseurs anglais qui étoient dans la Manche. S'il aimoit à se battre, il aimoit bien autant à garder ce qu'il avoit pris.

Pendant que nous marchions à pleines voiles, Thomas fit apporter sur le pont la caisse aux soixante-trois mille livres, pour éviter, disoit-il, l'entremise du juge-

de-paix. En effet, les vingt-quatre heures n'étoient pas révolues depuis que le vaisseau normand avoit été pris par la frégate, et les premiers propriétaires étoient fondés à réclamer leurs fonds. J'en fis l'observation, moi, homme de loi, et, pour prévenir toutes difficultés, il fut résolu qu'en arrivant à Calais j'écrirois au nom de mon oncle, au citoyen Robespierre, que des gens qui ne savent pas manger du pain de féves et de chenevis, sont infailliblément des aristocrates, et que leur argent étoit partagé entre les bons sans-culottes, qui l'avoient repris aux anglais.

En conséquence chaque homme reçut comptant quinze cents francs en belles espèces sonnantes ; Duboc en palpa six mille, et moi, en qualité d'écrivain et de conseil privé du capitaine, les trois mille qui restoient. Nos quinze normands, qui ne s'étoient point battus, eurent, pour leur part, la permission de se faire tuer avec nous à la première occasion, et mon oncle, d'un désintéressement particulier, se contenta, pour la sienne, de la frégate toute équipée, et pourvue de vivres pour trois mois ; ce qui ne valoit guères que cinq cents mille livres. On murmura un peu ; mais il répondit que son vaisseau seroit toujours ouvert aux braves qui voudroient voguer avec lui à la fortune, et il

proposa

roposa de se brûler la cervelle sur l'heure vec ceux à qui ses arrangemens ne conviendroient pas. Un matelot, un soldat, ui gagne quinze cents livres en deux heues, n'y regarde pas de si près. Tout le monde se tut, et nous mouillâmes sous e canon du Fort-Rouge, le pavillon nglais renversé, et le tricolor flottant lorieusement à la vue du port. La jetée toit couverte de ces mêmes habitans qui, uatre heures avant, nous traitoient d'inensés. Les chapeaux étoient en l'air; on ous saluoit; on nous tendoit les bras: oilà les hommes! toujours tournés au oleil levant.

CHAPITRE III.

Grandes tentatives.

Duboc fit les signaux d'usage pour faire rriver les *lamaneurs*; mon oncle mit ses risonniers dans les barques; il y descendit avec moi, et l'élite de son monde; l ne laissa pour veiller sur le bâtiment, que Duboc et les quinze matelots qui, 'avant rien partagé, auroient pu jaser sur 'irrégularité de la confiscation et du parage. Nous fîmes notre entrée triomphante aux acclamations générales. Fanchon-la-

Poussière nous embrassa, monsieur Meurice nous embrassa, de jolies dames même nous embrassèrent ; c'étoit à qui nous embrasseroit : nous reçûmes les félicitations des autorités constituées, de la garnison, des affiliés aux jacobins, et des comédiens, ou soi-disant tels, les unes en prose, les autres en mauvais vers. Le juge-de-paix témoigna quelqu'envie d'aller inventorier notre prise : mon oncle lui dit sèchement qu'il ne lui croyoit pas le pied marin, qu'il pourroit tomber à l'eau, et qu'il lui conseilloit de renoncer à la fantaisie de faire le juge en pleine mer. L'homme de plume se tint pour bien averti.

En réjouissance de sa victoire, Thomas ordonna les apprêts d'une fête magnifique. Deux cents couverts sur la place, servis par monsieur Meurice ; un amphithéâtre pour un orchestre conduit par monsieur Senlis ; un bal *non paré*, dirigé par monsieur Ventrouillac ; tout le monde admis indistinctement à sauter sur le pavé, à boire et à manger une partie des huit mille livres que mon oncle portoit dans sa ceinture : et si nos convives ne furent pas composés de la meilleure compagnie de Calais, c'étoit au moins la plus sautante et la mieux mangeante. Il en coûta mille écus à mon oncle ; mais cette pro-

ligalité apparente favorisoit de vastes
projets dont il s'occupoit déjà, et le soir
même il enrôla cinquante soldats et vingt-
deux matelots, dont les sœurs et les
maîtresses se seroient, je crois, enrôlées
aussi; mais Thomas n'étoit pas amateur.

Le lendemain il fit imprimer, par
monsieur Mauri, des affiches dont il me
dicta la minute dans son style ordinaire,
et dont il m'ordonna d'aller tapisser les
murs de Dunkerque et de Boulogne. C'é-
toit une invitation à la belle jeunesse de
se joindre au *fameux* Thomas *extermina-
teur des anglais et des moines.* Tel fut le
titre qu'il prit dès-lors, et que la posté-
rité toujours juste, lui conservera sans
doute.

Sa grande réputation, ses écus lâchés
à propos, et l'espoir d'une fortune bril-
lante, me procurèrent beaucoup plus de
monde que je n'en voulois. Fidèle aux
instructions de mon oncle, je ne pris
que des hommes éprouvés, célibataires,
et dans la misère jusqu'aux oreilles. En
moins de dix jours, nous eûmes une col-
lection précieuse des plus grands vauriens
du pays, composée de cent matelots, de
cent cinquante canonniers de terre ou de
marine, et de cent cinquante fusiliers :
c'étoit beaucoup trop pour une frégate
de trente canons; mais mon oncle avoit

une façon de combattre qui éclaircissoit diablement les rangs.

Pendant que je lui organisois une armée, il s'occupoit des moyens de la faire exister, et de la vêtir à pèu de frais. Comme il n'avoit plus d'argent, il mit en réquisition les lits, les garde-mangers et les caves des meilleures maisons, parce qu'il vouloit que ses hommes fussent bien : comme ils étoient déguenillés, il mit en réquisition tous les draps qui se trouvèrent dans la ville. Il requit tous les manchons et toutes les peaux de mademoiselle Lecat pour faire des bonnets, toutes les toiles de monsieur Brullé pour faire des chemises, et tous les cuirs de monsieur Dupuis pour faire des souliers. Comme le citoyen Robespierre avoit persuadé à ses égaux qu'ils étoient trop heureux de donner ce qu'ils avoient et ce qu'ils n'avoient pas, à ceux qui se battoient pour lui, les réquisitions de mon oncle n'éprouvèrent pas la moindre contradiction.

Mais comme il n'y a que deux marchands de draps à Calais, et qu'ils ne sont pas infiniment fournis, mon oncle fut obligé de donner à ses différens corps des uniformes différens ; il mit ses canonniers en blanc, ses matelots en rose, et ses fusiliers en citron. Pour lui, il se fit habillèr d'une *carmagnole* noire com-

plète, parsemée de têtes de mort blanches et d'os en sautoir ; avec cela, une moustache qui prenoit des bajoues, et qui montoit jusqu'à l'œil ; une large emplâtre noire qui lui couvroit le nez et 'autre moitié de la figure, et il ne ressembloit pas mal au devant d'autel d'une nesse de *requiem*.

Pendant que les tailleurs, les cordonniers, les fourreurs, les lingères travailloient pour le grand *réquisiteur*, monsieur avaquerie lui faisoit à coups de hâche une igure de la liberté, qui ressembloit parfaitement, car la liberté d'alors n'étoit pas elle ; et une jolie, mais très-jolie marchande de modes lui brodoit, sur un uperbe pavillon, *Egalité*, *Fraternité*, en aractères de quatorze pouces : elle avoit enti quelque répugnance à travailler pour non oncle, mais elle s'étoit bien gardé 'en rien laisser paroître, parce qu'elle raignit qu'après avoir requis son taffetas, ne la mît elle-même en réquisition ; et ranchement, en sa place, je n'y aurois as manqué.

Quand tout fut prêt, mon oncle me t écrire et porter à tous ses fournisseurs es *bons*, payables par le receveur du istrict, qui paya ou ne paya point ; il ssembla sa troupe en grand costume, il ui fit une harangue dans laquelle il s'em-

brouilla, et où personne ne comprit rien, ni lui non plus; mais sa péroraison fit un effet du diable. Il gesticula, il heurla, il fit tournoyer son sabre sur sa tête, et il répéta trente ou quarante fois la *kirielle* de ses gros jurons, qui valoient mieux que les meilleures phrases. On se mit en marche; on défila devant les habitans, enchantés, malgré leur patriotisme, d'être débarrassés de nous et de nos réquisitions; on prit le pavillon chez mademoiselle Roubier, qui le présenta d'une main timide: pour n'être pas requise, elle étoit restée en bonnet de nuit, mais elle n'en étoit pas moins jolie.

On enleva tous les rubans qui se trouvèrent chez madame Hede, on en chamarra la statue de la liberté, on la porta, en chantant *la Marseillaise*, à bord d'une chaloupe; l'armée s'embarqua dans vingt autres, et on vogua vers la frégate. Les charpentiers détachèrent et jetèrent à l'eau une Diane fort bien faite, et on jucha en sa place la Liberté, qui, dès ce moment, donna son nom à la frégate.

Ceux qui nous avoient amenés, marquèrent la plus grande envie de faire à bord l'inauguration de la nouvelle sainte; mais mon oncle ne connoissoit plus les gens dont il n'avoit plus besoin: il fit déployer les voiles, et renvoya les calésiens à Calais.

Un enragé qui en commande cinq cents, a des précautions à prendre, si toutefois il en est de rassurantes contre de pareils hommes. Mon oncle fit ce qu'il put pour assurer l'inviolabilité de sa personne et l'exactitude du service; il procéda d'abord aux promotions.

« Nous sommes tous libres et égaux; mais vous m'obéirez, dit-il, parce que je le veux ainsi ». Il se nomma donc général des troupes présentes et à venir; il nomma Duboc amiral des vaisseaux pris et à prendre, et moi, agent général de plume de la flotte et de l'armée de terre: ces premières nominations passèrent sans difficulté. Mon oncle voulut nommer aussi les officiers subalternes; l'équipage jeta les hauts cris, et prétendit, à l'instar des troupes de la République, choisir ses capitaines, ses lieutenans, ses sergens et ses caporaux. Tout ne va pas toujours au gré d'un commandant, et le plus opiniâtre, quand il est seul de son avis, est obligé de céder. Mon oncle céda donc, et l'équipage fit des choix assez mauvais, selon l'usage; mais Thomas trouva sur-le-champ un moyen qui remédioit à cela. Voyez l'article 3 du réglement qui suit.

Les officiers reçus, les escouades formées, et les postes assignés, le serment d'obeissance, le serment de vaincre ou

mourir, le serment de ne rien détourner du butin, tous les sermens possibles qui ne coûtent rien à des brigands, et que par fois les gens timides prêtent assez facilement, furent proférés à haute et intelligible voix, et on s'occupa de la confection d'un réglement en vingt articles, que j'écrivois sur le bas du beaupré, à mesure que le génie créateur de mon oncle les enfantoit. Les voici tels qu'ils sortirent de son cerveau, à quelques mots près que je jugeai convenable de rectifier.

1°. Le général Thomas a seul le droit d'imaginer et d'ordonner les expéditions.

2°. Le conseil de guerre, composé de l'amiral, de l'agent de plume et des capitaines, a le droit de représentation, mais le général Thomas n'en fera toujours qu'à sa tête.

3°. Le général cassera les officiers qui feront mal leur devoir, et il nommera à leur place.

4°. Quiconque refusera d'obéir, ou portera la main sur un de ses supérieurs, sera fusillé aussitôt : hors le service, les injures sont tolérées.

5°. Quiconque, au cri de *branle-bas*, ne se rendra pas à son poste, sera fusillé.

6°. Quiconque reculera au feu, ou à l'arme blanche, sera abandonné sur la prochaine côte, avec un jupon au

derrière et une quenouille au côté.

7°. Mais comme la loi doit également récompenser et punir, celui qui sautera le premier à l'abordage, aura double part.

8°. Celui qui arrachera le pavillon ennemi, aura triple part.

9°. Celui qui tuera le commandant ennemi, aura quadruple part.

10°. L'amiral aura le cinquantième net dans toutes les prises.

11°. L'agent de plume aura le centième.

12°. Le général ne veut rien pour lui; mais il prélévera ce qu'il jugera nécessaire à l'entretien des vaisseaux et aux frais des entreprises.

Pour l'exécution des six précédens articles, le butin sera fidèlement déposé par chacun au pied du grand mât.

13°. Les blessés curables seront soignés et traités aux frais de l'équipage : les blessés à mort seront jetés à l'eau.

14°. Et, comme il est dû une indemnité aux estropiés, on recevra, savoir : pour les deux jambes emportées, mille écus.

15°. Pour les deux bras, six mille francs.

16°. Pour la tête, rien.

17. Quand les prisonniers seront en trop grand nombre, et le vaisseau trop loin des côtes, ils seront décimés, et sur dix on en jetera neuf à la mer.

18°. Il faut penser à tout. Quand, parmi les prisonniers, il se trouvera une femme qui conviendra à l'équipage, on s'arrangera à l'amiable avec elle, et par tour.

19°. Si elle accorde des préférences injurieuses aux autres braves, il leur sera permis de violer.

20°. Si enfin elle excite des différends dans le vaisseau, on la noiera pour en finir.

Ce joli petit code, propre à nous faire tous pendre, si nous tombions au pouvoir de quelque peuple civilisé que ce fût, causa un enthousiasme général, et la joie fut portée à son comble, quand mon oncle eut déclaré qu'il alloit faire voile pour l'Amérique. « Chacun, dit-il, travaille pour » son compte particulier, en ayant l'air » de ne s'occuper que des autres : nous » ferons ouvertement ce qu'on fait ailleurs » sous le manteau de la fourberie. Soyons » indépendans, pillons toutes les nations, » puisque toutes les nations sont liguées » contre la nôtre ; pillons encore quand » la paix sera faite : pillons, frères et » amis, jusqu'à ce que nous soyions tous » gorgés d'or ». Jugez combien ce discours devoit plaire à des hommes grossiers, pleins d'ardeur, à qui de fortes passions donnoient des désirs effrénés, qui ne

s'effrayoient ni des dangers, ni des hasards, ni des travaux, lorsqu'ils voyoient pour issue la fortune ou la mort, et qui ne connoissoient que deux extrêmes, l'opulence et la misere ! J'avoue que j'étois quelquefois honteux de me trouver en pareille compagnie ; mais le sort en étoit jeté.

Nous rencontrâmes vers Cherbourg deux corsaires nantais de dix-huit et de vingt canons ; on se parla, selon l'usage, et nous ne pensions à rien, lorsque mon oncle invita les capitaines à venir à son bord. Il leur fit d'abord servir des rafraîchissemens ; il leur fit voir notre bâtiment dans tous les détails, il leur fit passer la troupe en revue, il fit briller l'argent déjà pris sur les anglais, il fit sonner plus haut encore des espérances qui n'étoient pas tout-à-fait chimériques : enfin il déclara qu'il ne concevoit point comment d'honnêtes gens comme eux se battoient pour enrichir des armateurs qui recueilloient et dissipoient dans la molesse les fruits de leurs exploits. Les capitaines convenoient de cette vérité ; ils paroissoient envier le sort de mon oncle, mais ils ne se décidoient à rien : le punch, adroitement employé, fut le négociateur qui termina l'affaire.

Les capitaines étoient rendus, mais cela

ne suffisoit pas : ils ne pouvoient rien que de l'assentiment de leurs équipages, et la majorité n'est pas disposée par-tout au vol et au brigandage. Ils repassèrent sur leur bord ; ils vantèrent la bravoure, l'intelligence, les forces et la sagesse des projets de Thomas ; ils s'étendirent sur les avantages qu'il y auroit à faire avec lui cause commune ; ils appuyèrent sur la facilité d'échapper aux poursuites dans des parages où la métropole ne pouvoit pas même calmer la guerre civile qui dévoroit nos colonies. Il n'étoit pas nécessaire de se mettre en frais d'éloquence avec des gens dignes à tous égards du titre de corsaire, et qui ne demandoient pas mieux que de se laisser persuader. En une demi-heure le traité fut conclu, et mon oncle se trouva chef d'une escadre de trois vaisseaux neufs, bons voiliers, qui portoient soixante-huit pièces d'artillerie, et mille hommes en état de faire tête à une armée.

Le pavillon amiral arboré sur *la Liberté*, nous sortîmes de la Manche, et nous marchâmes de conserve jusqu'à la hauteur de Lisbonne, toujours sous pavillon anglais, pour éviter avec les coalisés, d s affaires meurtrières et inutiles : un des principes de mon oncle, étoit qu'il ne faut jamais se battre où il n'y a que des coups à gagner.

En entrant dans le grand océan, nous ssuyâmes une bourrasque dont je ferois ne tempête horrible si je voulois, et ue je vous décrirois tout comme un aure ; mais vous savez par cœur toutes les empêtes possibles, et je vous dirai simlement que *le Phénix* et *l'Hirondelle*, nos eux vaisseaux nantais, se trouvèrent telement écartés, que mon oncle ordonna e faire voile vers les Açores, rendezous convenu en cas d'événement.

Ces îles appartiennent au Portugal, levenu d'Angleterre, et avec qui, par onséquent, nous étions en guerre aussi. l n'étoit pas prudent d'en approcher de rop près ; mais mon oncle, persuadé ue les portugais d'aujourd'hui sont les adets indignes des portugais d'Albuquerue, osa mouiller à demi portée du canon e Tercère, la plus considérable de ces es, où le gouverneur général fait sa réidence. Duboc et lui parloient fort bien nglais ; ils eurent l'effronterie de descendre à terre, après avoir pris des unirmes de marine anglaise et les papiers e l'ex-capitaine, qui étoient restés dans es armoires. Je fis ce que je pus pour étourner mon oncle de ce dessein : » Taistoi, morveux, me dit-il, si tu continues ainsi, tu ne feras jamais rien de grand, et, pour l'honneur de la famille, je serai

» obligé de te lâcher dans quelqu'île déserte
» où tu ne feras la guerre qu'aux tortues
» et aux pigeons ramiers ». Il étoit homme
à le faire comme il le disoit : je ne répliquai point, et je l'abandonnai à sa bonne ou mauvaise fortune. Ils entrèrent à Angra capitale de l'île, en faisant les agréables les factionnaires portèrent les armes à l'uniforme anglais, et le sergent commandant le poste, se chargea de conduire ces messieurs chez le gouverneur. C'étoit un bon homme que ce gouverneur, à qui on avoit donné le commandement des Açores comme on donnoit autrefois en France un bénéfice simple ou une compagnie d'invalides. Tout le monde sait que ces emplois n'obligeoient à rien, qu'à manger les émolumens, ce qui n'est pas difficile ; et le gouvernement des Açores, assez négligé par la cour de Lisbonne, parce que leur proximité de l'Europe les garantit de toute insulte, pouvoit être considéré comme une honorable retraite.

La figure du seigneur Almagrida, le gouverneur en question, se dérida à la vue de deux des protecteurs du Portugal. Cependant, comme un homme en place ne doit pas se livrer inconsidérément, les papiers furent scrupuleusement examinés et à la suite de l'examen, les prétendus officiers anglais furent comblés de caresses

Une bagatelle avoit pourtant embarrassé monsieur Almagrida ; c'est que la commission du roi Georges ordonnoit au capitaine Hunter de passer trois mois en croisière dans la Manche, et il y a un peu loin de la Manche aux Açores. Mon oncle repondit à cette observation, que la tempête qu'on avoit sentie à Tercère, souffloit nord-nord-est depuis six semaines dans le Pas-de-Calais ; que malgré l'habileté de ses manœuvres, ses vaisseaux avoient cédé à l'impulsion du vent ; qu'il avoit été forcé de se jeter dans la grande mer à la vue d'une flotte de cent soixante vaisseaux de guerre français, sortis du port de Saint-Valery, et qu'il rendoit graces à la tourmente qui lui procuroit l'honneur de la connoissance du seigneur Almagrida, dont la réputation s'étend au-delà des tropiques.

Quand mon oncle parla de cent soixante vaisseaux de ligne sortis de Saint-Valery, d'où il ne sort que des pêcheurs, Duboc donna un grand coup de talon sur un cor aigu et calleux que portoit le narrateur depuis vingt ans ; Thomas fit un saut de trente pouces, Almagrida lui approcha un fauteuil : et, ignorant en géographie, ignorant en marine, ignorant même en tactique, mais grand connoisseur en chocolat, grand amateur du pain béni, grand

partisan des dominicains, du rosaire, de la sainte Inquisition et du roi d'Angleterre, il écouta, la bouche béante et d'un air d'admiration, toutes les niaiseries qu'il plut à mon oncle de lui débiter.

Après les explications préliminaires, vinrent les épanchemens, les élans d'amitié, les confidences réciproques, très-sincères de la part du portugais : il offrit à mon oncle des rafraîchissemens et du bétail qui furent acceptés sans façon, portés à bord, et reçus par ceux de nos matelots de Calais et de Boulogne qui baragouinoient un peu d'anglais, et qui trompèrent aisément des portugais qui ne connoissoient que le *god dam* qu'on leur répétoit à tort et à travers.

Le seigneur Almagrida fit aux officiers anglais l'honneur de les prier à dîner : madame la gouvernante leur fit l'honneur de leur présenter sa main à baiser ; mademoiselle Almagrida leur fit l'honneur de jouer des castagnettes : ils eurent l'honneur de boire et de manger de tout, et à la fin de tous ces honneurs, mon oncle renvoya Duboc à bord, après lui avoir fait sa leçon.

A l'issue du dîner, Thomas proposa au gouverneur un petit tour de promenade dans sa ville d'Angra, parce que, disoit-il, l'exercice lui étoit indispensable pour

digestion, mais parce qu'au fait il étoit bien-aise de reconnoître le fort et le foible de la place. Le vieux seigneur portugais, qui eût été au désespoir qu'un officier de marine anglaise eût une indigestion à Angra, lui fit faire trois ou quatre fois le tour des remparts. Des fortifications démantelées, une garnison de cinq cents hommes, à qui dix ans de séjour avoient donné le droit de bourgeoisie, et qui vivoit très-bourgeoisement, un arsenal à-peu-près vide, mais un bon fort défendu par une batterie formidable, voilà ce que vit mon oncle.

On ne se promène pas sans causer, et Almagrida s'arrêtoit à chaque instant, et expliquoit, dans tous leurs détails, les projets qu'il avoit formés pour mettre sa place sur un pied respectable. Ici il devoit élever un bastion, là une redoute, plus loin une demi-lune, et les bras ne lui manquoient pas, parce qu'il avoit cinq cents prisonniers français : l'amiral Nelson les avoit déposés à Tercère lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en diligence dans la Méditerranée, et il est tout simple que des prisonniers gagnent le pain qu'on leur donne. La difficulté étoit de garnir d'artillerie les ouvrages qu'on alloit élever ; et en tirer de Portugal, et convertir le grand turc, étoient aussi aisés l'un que l'autre.

Quel trait de lumière que cette ouverture pour un homme qui tiroit parti d tout ! Mon oncle offrit avec empressement et cordialité au seigneur Almagrid douze pièces de canon et deux cent mousquets qu'il avoit pris à bord d'u corsaire français qu'il avoit coulé bas parce qu'il l'embarrassoit : monsieur Almagrida parut comblé de cette offre, et mo oncle n'en remit l'exécution que jusqu' l'arrivée des deux vaisseaux qui composoien le reste de sa flotille, que le dernier cou de vent avoit séparés de lui, et qui portoient le cadeau dont il comptoit fair hommage à la couronne de Portugal. L vérité, c'est que maître Thomas vouloi rassembler toutes ses forces avant que d rien entreprendre.

L'*Hirondelle* et le *Phénix* furent deu jours sans paroître, et Thomas fut hébergé et logé au gouvernement. On le régala le premier jour d'une grand'messe chantée par le père inquisiteur ; d'un excommunication fulminée contre les français qui font la guerre au pape ; d'u sermon d'une heure et demie, et d'un procession pour attirer la bénédiction d ciel sur les armes portugaises. Aux talen que vous reconnoissez déjà à mon oncle il en réunit un dont vous ne l'auriez pa cru capable, celui de prendre l'esprit du

moment : il se mit à genoux à l'élévation, il n'arracha point de la chaire le bon moine qui l'excommunioit, il ne dormit point pendant la prédication, et il suivit, sans rire et sans jurer, le bon Dieu qu'on promena dans tous les recoins de la ville ; mais il se promettoit intérieurement de prendre sa revanche de l'ennemi auquel il vouloit bien se soumettre, et sur-tout d'apprendre à vivre au père inquisiteur.

Le lendemain, il y eut gala au gouvernement : madame la gouvernante y parut décorée d'une garniture de diamans que son cousin, vice-roi du Brésil, lui avoit envoyée. Mon oncle, placé à côté d'elle, ne s'aperçut plus qu'elle étoit vieille, borgne et boiteuse ; il ne vit que ses bijoux qu'il convoitoit avec ardeur. La dame fit honneur à ses charmes du feu qu'elle remarqua dans les yeux de son convive ; il lui manquoit à la vérité la moitié du visage, il n'étoit pas très-poli, mais il étoit très-vigoureux, et madame Almagrida ne trouvoit pas, quand elle vouloit, l'occasion de tromper son époux. Celle-ci lui parut précieuse, et elle crut devoir encourager la timidité de l'officier anglais : elle lui appliqua cinq à six coups de genoux des plus energiques, que Thomas lui rendit très-exactement ; elle se plaignit de l'excessive chaleur, elle se leva de table,

regarda tendrement mon oncle de l'œi
qui lui restoit, et sortit. Thomas s'éclips
à son tour : il ne vouloit pas perdre d
vue la garniture de diamans. Le seigneu
Almagrida parloit du jugement dernie
avec le père inquisiteur, la signora s
fille écoutoit un jeune dominicain qui lu
expliquoit le mystère de l'immaculée con-
ception, les autres n'avoient pas d'intérêt
à voir ce qui se passoit, et mon oncl
arriva au cabinet de toilette de madam
la gouvernante, sans que personne eût
remarqué sa disparution.

Madame avoit déjà détaché une partie de
ses diamans, qui faisoient un très-bel effet
à table, mais qui devoient être très-incom-
modes à un certain jeu que vous connoissez
bien. Mon oncle l'aida à se débarrasser de
la pièce d'estomac, et la serra avec le
reste dans une armoire qu'il remarqua
parfaitement ; madame continua à se
plaindre de la chaleur, et Thomas lui
coupa ses lacets ; madame prétendit qu'un
maringouin lui piquoit le dos, et Thomas,
en le cherchant par devant et par der-
rière, découvrit des ruines qui auroient
fait reculer un amateur déterminé : mais,
je vous l'ai dit, il avoit l'esprit du mo-
ment, et il baisa tendrement ces reliques
en pensant à la bienheureuse armoire.
Déjà madame comptoit sur son dessert,

cœur lui battoit, son œil unique mou-
oit, et elle se laissoit aller sur sa chaise
ngue, lorsqu'on appela le capitaine Hun-
r de tous les coins de la maison. Le ca-
taine, enchanté de se voir tiré d'affaire,
issa madame à son désordre et à ses
grets; il rentra dans la salle à manger,
t il trouva l'amiral Duboc, qui venoit
i annoncer qu'on avoit signalé le *Phénix*
l'Hirondelle.

Aussitôt mon oncle prit congé de mon-
eur le gouverneur, il le remercia des
arques d'amitié dont il l'avoit comblé,
l'engagea à se défier des corsaires fran-
ais qui, disoit-on, croisoient dans ces
arages, et ils se séparèrent les meilleurs
nis du monde.

Thomas revint à bord, attendit nos
eux nantais, assembla tous les officiers,
onvint avec eux de la marche et des
étails des opérations, et les trois bâti-
ens entrèrent dans le port, après avoir
lué de trois décharges d'artillerie, le roi
e Portugal et l'ami Almagrida.

L'affaire étoit engagée, et il n'y avoit
lus moyen de reculer. Il falloit pour
ussir du courage, et on n'en manquoit
as; il falloit y joindre beaucoup d'adresse
d'accord, la moindre gaucherie dé-
iloit nos aventuriers, la batterie por-
gaise les couloit bas presqu'à bout por-

tant, et les dangers de l'entreprise les rendit souples et soumis au moindre commandement.

On débarqua de l'*Hirondelle* douze pièces de fort calibre, une certaine quantité de gargousses, de boulets et de mitraille, deux cents hommes, les poches pleines de cartouches, descendirent portant chacun un fusil; deux cents autres, armés de poignards cachés, devoient suivre en désordre, avec l'air seulement de la curiosité.

Dès que monsieur Almagrida eut aperçu ces premières dispositions des croisées de sa salle, où il faisoit la sieste, il envoya poliment à mon oncle cinquante portugais pour traîner le canon: les affûts de marine ne sont pas très-roulans, et monsieur le gouverneur n'entendoit pas que ses bons amis les anglais se fatigassent en lui rendant un bon office.

Les portugais eurent la bonté de tirer eux-mêmes les pièces; en avant, marchoient mon oncle et l'amiral Duboc; derrière, les deux cents fusiliers; enfin les curieux aux poignards se répandirent dans toutes les rues, en gagnant vers les différentes portes de la ville; trente de ces messieurs entrèrent avec un air bête dans la redoute même qui commandoit le port. Ils demandèrent d'un ton de bonhommie la permission de jouir du point de vue

ui en effet est superbe, et cette permis-
ion leur fut accordée avec plus de bon-
iommie encore.

Cependant le cortège s'avançoit vers la
rande place où est situé l'arsenal : l'ami
Almagrida ne prévoyoit pas que mon oncle
nettroit autant de pompe à une chose
ussi simple ; mais, incapable de demeurer
n reste d'honnêtetés envers les sujets de
a majesté britannique, il fit battre la gé-
iérale, et mit en bataille sur la place toute
a troupe, que Thomas croyoit surpren-
lre dans ses casernes. De toutes les po-
itesses d'Almagrida, celle-ci fut la seule
qui lui déplut ; il regardoit Duboc d'un air
qui vouloit dire : Qu'est-ce que tout ceci
va devenir ?

En effet, sa position étoit critique. Il
se trouvoit à la vérité au cœur de la place
avec du canon et deux cents hommes bien
armés ; mais il alloit avoir en tête cinq
cents portugais qui pouvoient diablement
l'embarrasser, pour peu qu'ils voulussent
se défendre. Il résolut aussitôt de les éton-
ner, et de les battre avant qu'ils pussent
se reconnoître.

Pendant que sa troupe défiloit et se
mettoit en bataille, le drapeau portugais
se courboit devant le pavillon britannique,
les tambours battoient aux champs, Al-
magrida s'avançoit d'un air amical ; la

sécurité étoit entière : « Garde à vous, e » joue, feu, crie mon oncle » ! Les ca nons, les mousquets, tout part de trent pas, chacun a ajusté son homme : l moitié des portugais tombe, la baïonnett disperse le reste, ils jettent leurs armes ils fuient, et vont se faire poignarder pa les curieux, à qui la majestueuse lenteu de la marche a donné le tems de se mettr en mesure ; au bruit de la décharge géné rale, ceux qui s'étoient introduits dans l redoute, expédient les canonniers sans de fense, et enclouent les canons ; Almagrid est arrêté par mon oncle lui-même, qui en reconnoissance de la manière nobl dont il exerçoit l'hospitalité, se content de le faire garder aux arrêts chez lui.

C'est beaucoup pour la gloire que d prendre une ville sans perdre un seu homme ; mais ce n'est rien pour la for tune, et c'est de ce dernier article qu'o s'occupa sérieusement pendant quatre heu res consécutives. Les portugais, ne pré voyant aucun péril, n'avoient caché n leur or, ni leurs bijoux, et la récolte fu aussi abondante qu'on pouvoit l'espére d'une île qui ne produit que du blé, d vin et du bétail, mais qui vend ces denrée fort cher aux Antilles qui en manquent Les palais, les maisons, les couvens les sacristies, les huttes même furent scru puleusemen

puleusement visités, et on n'y laissa que le linge, les meubles et les batteries de cuisine, dont on n'avoit que faire. Les objets précieux furent portés, amoncelés sur la grande place, et confiés aux soins d'une garde de cinquante hommes : tout se passa avec un ordre étonnant de la part des corsaires. On ne brûla que vingt-deux maisons, et encore fût-ce parce qu'il falloit d'abord occuper les portugais ; on ne viola que quinze filles, parce que les autres se prêterent de bonne grace : on ne tua plus personne, parce que c'étoit inutile ; mais mon oncle, incapable de manquer à son vœu, se fit amener le père inquisiteur et dix-huit dominicains à qui il coupa les oreilles avec beaucoup de dextérité ; il garda le prieur pour en faire son cuisinier, il donna le procureur à Duboc, il les envoya à bord avec dix-neuf religieuses toutes neuves qu'il avoit fait mettre à part pour l'usage de ceux qui n'avoient pas participé à la fête ; enfin il renvoya les autres au couvent chanter des grand'messes, et excommunier les français tant que bon leur sembleroit.

Quand les premiers soins furent remplis, et qu'on put s'occuper des autres, on délivra avec appareil les prisonniers que l'ami Almagtida comptoit employer à la construction de ses épaulemens et de sa demi-

lune ; on força les prisons de l'inquisition et celles de la justice séculière ; on proposa à cinq cents cinquante hommes rendus au grand air, de courir la fortune et la gloire de leurs libérateurs, en se soumettant aux réglemens de la société ; le plus grand nombre s'y décida avec joie, la minorité n'osa pas dire non ; ils furent à l'instant agrégés au corps, et armés avec les fusils des portugais.

Comme il n'étoit pas prudent de séjourner long-tems à Angra, on embarqua avec précipitation un demi-million en lingots, vaisselle, or monnoyé, diamans et marchandises ; Duboc fut chargé de surveiller l'opération, et mon oncle, qui n'oublioit rien, alla faire une dernière visite à l'ami Almagrida. Il en reçut des reproches sanglans qu'il n'écouta point, et il fut droit à certaine armoire que vous n'avez probablement pas oubliée non plus. Les bijoux étoient disparus ; mais mon oncle pria si poliment madame la gouvernante de lui faire l'honneur de lui dire ce qu'ils étoient devenus ; il ajouta, d'une manière si engageante, qu'il seroit au désespoir d'avoir l'honneur de lui donner la torture pour la faire parler, qu'elle lui présenta l'écrin tant désiré, les larmes aux yeux, et les quatre membres agités d'un tremblement épouvantable. Thomas

le vida, garnit ses poches, l'intérieur de son pantalon et de sa chemise, et, en rentrant à son bord, il déclara que la flotille étant abondamment pourvue de tout, il ne réclamoit rien du butin, et il me fit cacher, sous une planche que je levai adroitement dans sa chambre, les bijoux de madame Almagrida, qui valoient au moins deux cents mille francs. Le trait n'étoit pas honnête, et je le lui dis : « Va, » me répondit-il, les bénéfices doivent » être en proportion du grade et de la » capacité. Ton Alexandre, dont tu me » parles tant, partageoit-il avec ses soldats » les royaumes qu'il voloit ? Je trompe les » miens, parce que je n'en suis pas sûr, » et je ne vois pas d'autre différence de » ton grand homme à moi ».

CHAPITRE IV.

Suite de succès.

Un grand homme, quel qu'il soit, ne pense pas à tout, et voilà en quoi il ressemble aux sots, que la ressemblance dédommage. Mon oncle n'avoit pas pensé qu'à peu de distance de Tercère sont les îles Saint-Michel, Flores, du Pic, etc.

que ces îles, sans être très-pourvues de troupes, pouvoient rassembler en un jour et mettre en mer assez de monde pour lui donner du fil à retordre ; il ne savoit pas que les vaisseaux anglais vont communément faire de l'eau à Saint-Michel ; il n'avoit pas prévu davantage que sa triple décharge, dont les sujets de sa majesté britannique n'honorent jamais personne, ne manqueroit pas de donner l'éveil : très-heureusement on avoit mis la ville d'Angra dans l'impossibilité de seconder les ennemis extérieurs.

L'armée de mon oncle étant augmentée d'un tiers, il étoit tout simple d'augmenter aussi le nombre de ses vaisseaux : il trouva dans le port deux pirogues qu'il confisqua encore à son profit. Indépendamment de l'avantage de monter sans frais, et de pouvoir ainsi employer utilement tout son monde, ce genre de bâtiment lui convenoit singulièrement pour les entreprises qui exigent de l'adresse et des précautions ; ils sont propres sur-tout à des surprises : vous en jugerez, quand je vous aurai dit ce que c'est qu'une pirogue.

C'est une demi-galère, longue de quatre-vingt-dix pieds, et large de seize à dix-huit vers le milieu : elle porte ordinairement cent vingt hommes, et nage à voiles et à trente-six, quarante, et quarante-quatre

avirons. Quand le vent est contraire, ou qu'on craint d'être aperçu de l'ennemi, on couche les deux mâts sur des chandeliers, ou fourches de fer plantées au milieu du bâtiment : il ne tire que deux pieds d'eau, ce qui permet de longer les côtes, et même de tirer la pirogue à terre, si l'on est poursuivi trop vivement.

Comme la valeur des nouveaux engagés n'étoit pas éprouvée encore, mon oncle les incorpora par tiers dans ses vieilles bandes, et il commit une autre imprudence ; ce fut de procéder, dans le port même d'Angra, à cette organisation qu'on pouvoit faire en pleine mer avec plus de tems à la vérité, mais sans le moindre inconvénient. Cette opération prit une partie de la nuit, et quand on voulut appareiller, on fut frappé de la vue de deux fanaux qui parurent à très-peu de distance du port. On prit les lunettes de nuit, et on reconnut, aux signaux, des vaisseaux ennemis ; on se repentit alors d'avoir encloué la batterie de la redoute ; on proposa d'y monter du canon de nos frégates, et nous étions en état de soutenir un siége long et meurtrier ; mais on observa que l'opiniâtreté même de la défense ne serviroit qu'à nous attirer de nouveaux ennemis sur les bras, et que l'issue ne pouvoit être que funeste. Une garnison égorgée, une ville pillée, des maisons brû-

lées, des religieuses violées, des oreilles coupées, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour autoriser des représailles qui ne nous promettoient rien d'amusant. Mon oncle ne changea donc rien à ses premières dispositions : il se contenta de mettre tous ses vaisseaux en travers pour défendre l'entrée du port, si on essayoit de la forcer; nous passâmes le reste de la nuit sous les armes, et Thomas attendit le jour pour voir à qui il avoit affaire, et savoir à quoi se déterminer.

Le soleil parut enfin, et nous vîmes avec une forte inquiétude deux vaisseaux anglais de soixante-quatorze, et cinq pirogues portugaises. Le cas étoit épineux : mon oncle assembla son conseil de guerre, et demanda ce qu'on croyoit devoir faire. Les uns vouloient parlementer, et tâcher de surprendre un des deux vaisseaux pendant la conférence ; d'autres vouloient qu'on proposât de rendre le butin fait à Tercère, à condition qu'on nous laisseroit la liberté de sortir du port, et de gagner la haute mer : pour moi, je pensois que nous serions trop heureux qu'on voulût bien nous recevoir prisonniers de guerre, et nous traiter en conséquence. Mon oncle rompit brusquement la séance en disant que le premier avis seroit bon s'il étoit praticable : et en effet, on ne parlemente pas avec une flotte;

on fait venir le chef à son bord, et les bâtimens restent bloqués jusqu'à l'acceptation ou le rejet de la capitulation proposée. Mon oncle ajouta que la seconde proposition étoit indigne de braves gens. « J'aime mieux, » poursuivit-il, rendre l'ame que le butin » que nous avons fait ; que chacun se rende » à son poste, et se prépare à parlementer » à coup de fusil : je ne me dissimule pas » le péril ; mais redoutez l'ignominie et la mi» sère, redoutez les traitemens barbares que » vous réservent les ennemis, et pour y » échapper, combattons. Du courage et un » feu d'enfer, f... ; je ne connois, je ne veux connoître que cela ». Aussitôt le rhum circule à pleins brocs, les cœurs se raniment, et on sort du port d'Angra, résigné à tous les événemens.

La frégate la *Liberté* marchoit entre l'*Hirondelle* et le *Phénix*, et une pirogue étoit à chaque aile : nous formions une ligne serrée, et nous paroissions présenter à l'ennemi un combat réglé, où la supériorité de son artillerie lui assuroit l'avantage. Les anglais imitèrent notre manœuvre ; les deux vaisseaux se serrèrent, les pirogues portugaises s'étendirent circulairement sur les côtés, pour qu'aucun de nous ne pût échapper. Chacun gardoit son feu, et attendoit le moment : nous avançâmes ainsi jusqu'à demi-portée du canon, sans que de part ni d'autre on eût brûlé une amorce.

Tout-à-coup mon oncle change de direction; il présente l'avant, et cingle droit entre les deux vaisseaux anglais; le *Phénix* et l'*Hirondelle* font le même mouvement pour passer en dehors, l'un à droite, l'autre à gauche des deux bâtimens ennemis, et nos pirogues s'accolent chacune à un nantais dont l'élévation les garantissoit de l'artillerie.

Les anglais jugèrent notre dessein, et ils ne purent s'y opposer, parce que nous avions le vent : ils se rapprochèrent davantage, espérant nous couler tous les trois. Nous avions toutes nos voiles dehors, notre monde étoit disposé sur les deux côtés de la *Liberté* ; pas un homme au canon, tout étoit sur les ponts, sur les gaillards, dans les hunes, le fusil à la main et deux forts pistolets à la ceinture : mon oncle, au pied de son grand mât, encourageoit ses gens, et leur recommandoit de tirer juste.

Nous passâmes enfin, et nous essuyâmes, de babord et de tribord, deux décharges terribles qui emportèrent notre beaupré et notre mât de misaine : nous reçûmes cinq boulets à l'eau ; mais notre mousqueterie joua si vivement et avec tant de bonheur, les équipages de l'*Hirondelle* et du *Phénix* nous secondèrent si bien en longeant les flancs extérieurs des deux vaisseaux ennemis, que leurs ponts furent en un instant jonchés

le morts. Nous les avions dépassés d'une portée de mousquet, qu'ils n'avoient fait aucun mouvement pour nous suivre : nous étions cependant dans un état déplorable ; l'*Hirondelle* avoit perdu son grand mât, le *Phénix* avoit ses manœuvres hachées : deux cents de nos gens étoient tués ou hors de combat ; mais les anglais avoient perdu la moitié de leur monde : notre intrépidité les avoit découragés, notre bonheur fit le reste.

Nous vîmes les deux vaisseaux entrer dans le port d'Angra : les pirogues portugaises n'avoient pris aucune part au combat, et s'y étoient réfugiées les premières. Maîtres alors de la route que nous voudrions tenir, nous tournâmes vers les Antilles, et nous avançâmes lentement, en réparant de notre mieux nos gréemens et la carcasse de la *Liberté*. On travailla pendant trente-six heures à pomper, sur cette frégate, l'eau qui nous gagnoit sensiblement : nous en eûmes jusqu'à trente-deux pouces dans la cale. Nos religieuses y étoient descendues, et prioient Dieu de les soustraire, par une prompte noyade, aux plaisirs illicites qui leur étoient réservés : leur ferveur ne fit ni chaud ni froid, les trous des boulets furent enfin bouchés, et dès le troisieme jour nous voguâmes avec assez de facilité.

Quand ceux qui se portoient bien furent

rassurés sur leur existence, on s'occupa des blessés. Mon oncle n'avoit pas de chirurgien à son bord, parce qu'il l'avoit oublié, ou parce qu'il se croyoit invulnérable ; c'est moi qui, le *Pharmacien français* à la main, exerçois la médecine comme tant d'autres, aux dépens de qui il appartenoit : en récompense, les nantais avoient deux jeunes gens qui coupoient très-joliment un bras et une jambe. Ils coupèrent tant, et je médicamentai si bien nos blessés, qu'il n'en guérit aucun. Ils laissèrent leur part à des camarades qui les regrettèrent peu, qui oublièrent promptement les dangers qu'ils avoient courus, et on ne pensa plus qu'à se divertir. Nos nonnettes furent fêtées amplement, et trouvèrent fort bon ce qui leur causoit tant d'effroi ; elles se plaignoient seulement de la quantité, et on leur répondoit : *Abondance de bien ne nuit pas* ; ce qui n'est pas toujours vrai.

Mon oncle avoit dessein de gagner Saint-Domingue ou la Martinique, afin d'y mettre ses vaisseaux en carène, et d'y faire rafraîchir ses équipages, mais l'homme propose, et Dieu dispose, dit le proverbe. Un petit navire chargé de sucre, que nous prîmes à soixante lieues des Antilles, dérangea ce projet. Le capitaine nous apprit que tout étoit en combustion dans les îles françaises ; que les habitations étoient dé-

truites ; que les noirs et les blancs s'y égorgeoient. Il étoit fort égal à mon oncle que les nègres fussent libres ou esclaves, et qu'ils rendissent ou non à leurs maîtres le mal qu'ils en avoient reçu ; mais il vouloit quelques semaines de repos, et il n'en pouvoit attendre dans des lieux où il faudroit nécessairement épouser un des deux partis. Il résolut donc d'aller à Saint-Thomas, où il se proposoit de jouir de tous les avantages de la neutralité.

Cette île, une des dernières au nord des Antilles, appartient aux Danois. Son terrein sablonneux est peu propre à la culture, et elle ne doit son opulence qu'à un port excellent qui peut contenir cinquante gros vaisseaux : il est très-fréquenté par les corsaires, qui, pour éviter les droits exorbitans qu'on exige d'eux dans les établissemens anglais et francais, viennent y vendre leurs marchandises. Il sert aussi d'asyle, en tems de guerre, à tous les bâtimens marchands : il est enfin l'entrepôt d'une foule d'echanges qu'on ne peut faire ailleurs avec autant de bénéfice et de facilité.

L'indiscrétion d'un des matelots pris à bord du petit sucrier, changea encore une partie de ce plan. Cet homme parla d'une flotte de trente voiles qui devoit sortir au premier jour de Port-Royal de la Jamaïque, sous l'escorte de quatre vaisseaux de ligne

et de deux frégates. Tout le monde con noît la richesse des cargaisons de la com pagnie des Indes anglaise : celles de la Ja maïque sont composées d'indigo, de sucre de café, de cochenille et des denrées le plus précieuses d'Amérique. Il n'en fallo pas tant pour allumer la cupidité de mo oncle et de ses gens : mais comment atta quer des forces aussi supérieures? Le vaisseaux de la compagnie seuls, du po de huit cents tonneaux, et de quarante cinquante pièces de canon, étoient pl que suffisans pour écraser notre flotill La ruse pouvoit réussir, et c'est à qu mon oncle se détermina. Il mit nos tro vaisseaux en sureté dans le port de Saint Thomas; il laissa le soin des affaires géné rales à un conseil d'administration com posé de Duboc tout seul; il me recom manda particulièrement ses diamans; mit sur nos deux pirogues des vivres trois cents hommes choisis et bien armés et il partit en nous disant que, s'il n reparoissoit pas dans quinze jours, nou pouvions le croire tué, et agir en consé quence.

Je n'étois pas fâché de faire trève mes exploits; nos gens en étoient pl aises encore. Il fallut rendre, en pay neutre, la liberté à nos religieuses; ma cela coûta peu; elles rechignoient tou

jours

jours, et puis on en étoit las. On se jeta à corps perdu dans les négresses et dans les cabarets : une partie du butin fait à Tercere, circula parmi les Danois ; mais tout le monde étoit frais, gaillard, dispos, et prêt à rentrer en danse.

Pour moi, qui préfère le blanc au noir, et qui ne trouve aucun plaisir à laisser ma raison au fond d'une bouteille, j'avois distingué la petite sœur Léonore, brune de dix-huit ans, aux formes séduisantes, d'une figure angélique et d'un caractère excellent. Elle avoit subi le sort commun, et je ne pouvois lui en faire un crime : Lucrèce elle-même y eût passé. Je n'avois pas même osé essayer de la soustraire à ces attentats multipliés : le réglement étoit formel, et à la moindre altercation entre l'équipage et moi, mon oncle l'eût fait noyer impitoyablement. Je souffrois beaucoup, mais je tenois à sa conservation : enfin je lui fis à Saint-Thomas des propositions qu'elle écouta favorablement. Elle n'avoit jamais aimé : mes mœurs douces la déterminèrent. Je m'assurai par serment qu'on m'en laisseroit la propriété absolue, et je la pris comme on prend tous les jours une veuve de plusieurs maris.

Dubourg, le capitaine de l'*Hirondelle*, se dégoûta encore des négresses, et se maria publiquement à une anglaise qui

avoit eu aussi, mais très-volontairement, un très-grand nombre de maris. Ce qu'il lui dit en sortant du temple, mérite d'être rapporté. « Je ne vous demande pas » compte du passé, vous n'étiez pas à » moi ; mais si vous me manquez à l'a- » venir, celui-ci (en frappant sur le ca- » non de son fusil) ne vous manquera » pas ».

Onze jours s'étoient écoulés depuis le départ de mon oncle. Le douzième, deux vaisseaux anglais vinrent amarrer à côté des nôtres. Amis et ennemis vivent à Saint-Thomas en assez bonne intelligence, parce que le gouvernement sait faire respecter la neutralité. Nous étions fort insoucians sur le compte de ces nouveaux voisins, et nous continuions à fumer et à rire, lorsque nous vîmes sortir de ces bâtimens mon cher oncle et tous ses gens. « Bonne » nouvelle, bonne nouvelle, nous cria-t-il, » deux millions au moins » ! Ce fut là son bon jour.

Aussitôt des cris de joie s'élèvent de toutes parts, on court, on s'empresse, c'est à qui embrassera le premier le général Thomas : on l'enlève, on le porte au cabaret, on fait servir un magnifique festin. on boit, on s'enivre, et Thomas, en faisant raison à tous, raconte les détails de son expédition.

Il étoit parti avec un vent frais ; il avoit laissé à sa droite l'île des Crabes, et couroit trois lieues à l'heure à la vue de Porto-Ricco. Le lendemain, il se trouva à une lieue de Saona, petite île au sud des possessions espagnoles de Saint-Domingue : il comptoit arriver, à la fin du jour, à la hauteur de la partie française de cette île ; mais une escadrille espagnole, qui croisoit continuellement dans ces parages pour intercepter ou contenir les contrebandiers, se montra tout-à-coup derrière lui, à la pointe de l'Espada, et lui donna la chasse. Thomas n'étoit pas en force, et la victoire ne lui auroit pas valu une piastre. Il força donc de voiles et de rames ; mais l'ennemi gagnoit considérablement sur lui, et il ne lui resta d'autre ressource que de se jeter sur la côte espagnole même.

Couvert par l'île de Saona, il entra dans la rivière de Quibo, ploya ses voiles, baissa ses mâts, et tira ses pirogues dans des mang'es, plante marine assez élevée, qui croît en abondance aux deux côtés de l'embouchure de cette rivière. Il en fit arracher une certaine quantité, dont il couvrit les pirogues et les hommes qui les montoient, et on attendit en silence, et en enrageant, qu'il fît nuit pour se remettre en mer.

On avoit passé ainsi une partie de la

journée, lorsqu'une des vedettes qu'on avoit placées dans l'eau et les mangles jusqu'au cou, se replia, et dit avoir vu une pirogue qui venoit de s'arrêter pour parler à un homme à cheval, et qui paroissoit descendre la rivière. Thomas fit rentrer ses vedettes à bord, jeta à l'eau les mangles qui le couvroient, et que le soleil avoit déjà desséchées, il en arracha de fraîches, se renfonça avec son monde dans ses pirogues, et continua d'observer le plus profond silence.

Il étoit à présumer que le bâtiment espagnol passeroit debout, et mon oncle n'avoit nulle envie de l'inquiéter : pas du tout; cette chienne de pirogue aborda à vingt pas au-dessus des nôtres, l'équipage la tira à terre, et se couvrit de mangles à son tour. Thomas, qui se trouvoit par hasard le plus près de l'ennemi, examinoit tout à travers sa feuillée, et ne savoit que penser de cette manœuvre. On parloit assez haut, mais il ne connoissoit pas un mot d'espagnol : un grand vaurien de moine renégat, qu'il avoit tiré des prisons de l'inquisition de Tercère, et à qui il avoit laissé ses oreilles, en faveur de son apostasie, se glissa à côté de lui, et lui servit d'interprète.

« S'ils entrent dans cette rivière, disoit » un espagnol, il est impossible qu'ils nous

» découvrent. Il est fort heureux, conti-
» nuoit un autre, qu'ils aient été vus par
» notre flotille. — Et plus heureux encore
» qu'elle ait détaché un canot pour en
» donner avis. Par saint Jacques, reprit
» un troisième, tout cela n'étoit rien si on
» n'eût à l'instant expédié des courriers
» pour les rivières voisines. — Il étoit tems
» que celui-ci nous joignît; une heure plus
» tard, et nous étions en pleine mer. —
» Où nous aurions peut-être été rencontrés
» par ces enragés-là. — Je le crois. Aussi
» le parti le plus sage est d'attendre ici la
» nuit. Alors nous remonterons la rivière,
» et, pour ne rien donner au hasard, j'en-
» verrai l'or par terre à Samana.

» Ah, coquins, vous avez de l'or! dit
» tout bas mon oncle; il n'ira point à
» Samana ». Rien n'étoit plus aisé que de réduire ces espagnols à force ouverte. Il n'étoit pas même probable qu'en les attaquant brusquement, ils opposassent de résistance; mais il pouvoit s'en échapper un certain nombre qui se répandroit de tous côtés, et qui donneroit l'alarme; la flotille pouvoit ne s'être pas éloignée de la côte, et alors on se trouveroit entre deux feux: il falloit donc, pour avoir l'or, sans s'exposer inconsidérément, surprendre et détruire jusqu'au dernier des ennemis.

Mon oncle étoit trop près des espagnols

pour que l'équipage de sa pirogue pût faire le moindre mouvement sans être vu ou entendu. Son second bâtiment étoit à trente pas au-dessous ; il passa à l'autre bord du sien, se dégagea doucement d'entre ses branchages, se laissa glisser à terre, et se traîna sur les mains et les genoux, caché par les mangles qui l'environnoient.

Les espagnols avoient aussi placé une sentinelle sur le bord de l'eau, et comme on ne voit pas tout à travers les feuilles, mon oncle ne se doutoit de rien ; il n'étoit pas à dix pas de sa pirogue, qu'un chien vint tourner autour de lui, le nez au vent et la queue en trompette. Thomas alors soupçonna quelque chose, et l'ennemi le plus dangereux dans le moment, c'étoit le chien qui pouvoit aboyer. Heureusement pour mon oncle, il ne sentoit ni le nègre marron, ni l'habitant originaire de l'Amérique, que les chiens espagnols chassent, comme les nôtres, le sanglier ou le cerf. Il présenta à celui-ci un morceau de biscuit, l'animal s'approcha, Thomas le saisit par le cou, et l'étrangla sans qu'il pût jeter un cri.

Il étoit clair que la voie que le chien avoit tracée dans les mangles, le meneroit droit à la vedette. Il suivit cette route en agitant les branches à droite et à gauche, pour imiter le mouvement de

la queue du chien. Bientôt il distingua les deux jambes de l'espagnol, qui étoit assis, son fusil à son côté. Thomas se détourna alors pour le prendre par derriere, et, le saisissant aux cheveux, il l'assomma sur la place avec le pommeau de son pistolet.

Après cette expédition, il parvint à sa seconde pirogue : il en fit descendre l'équipage avec précaution et dans le plus grand silence. Toujours courbé sous les mangles, on se coula lentement et avec ordre sur le haut du rivage, on fila derrière les rochers, et on remonta à cinquante pas au-dessus des espagnols, qui comptoient sur la vigilance de leur sentinelle, et qui continuoient de causer assez librement.

Des reflexions très-simples avoient décidé le plan d'attaque de mon oncle. Il avoit jugé que, s'il étoit vu de l'ennemi, les fuyards remonteroient infailliblement la rivière, et il avoit voulu leur couper la retraite. Si, contre toute apparence, ils fuyoient vers la mer, ils tomboient dans les mains de ceux qui étoient dans sa première pirogue, et il etoit difficile qu'il en échappât aucun.

Un obstacle imprévu et impossible à prévoir arrêta mon oncle net. La nature du terrein n'étoit plus la même : il falloit

marcher vingt pas à découvert avant de redescendre dans les mangles, et des habits rouges, blancs et noirs devoient frapper l'œil le moins attentif. Il fit faire halte à son monde ; il rétrograda avec trente des plus vigoureux, retourna plus bas encore que le lieu d'où il étoit parti, fit arracher une quantité considérable de plantes, en fit faire trente fagots qu'on apporta à l'endroit où les autres attendoient ; on délia les bottes, on les étendit, on en forma une espèce de haie que quinze hommes de front portoient devant eux, et qui masquoit la totalité de la troupe.

Si les espagnols avoient été à découvert, ils auroient sans doute remarqué cette verdure qui sembloit marcher ; mais enveloppés eux-mêmes de branchages, et environnés d'objets de la même couleur, qui tous se fondoient ensemble dans l'éloignement, ils ne pouvoient s'apercevoir du stratagême sans une extrême attention, qu'ils n'auroient d'ailleurs donnée qu'à ce qui se passoit au-dessous d'eux : ils n'attendoient pas d'ennemis au-dessus.

Mon oncle et les siens descendirent donc ainsi jusqu'au bord de la rivière, et il fallut de nouveau avancer sur les mains et les genoux. Plus on approchoit des espagnols, plus on avoit d'ardeur, et plus aussi on prenoit de précautions. On se traînoit sur

le ventre, à peine osoit-on écarter les mangles, on retenoit son haleine, on s'arrêtoit, on prêtoit l'oreille, on avançoit encore; on étoit trempé de sueur, excédé de fatigue, haletant de soif; la plupart avoient les genoux et les mains déchirés : mais il y avoit de l'or à dix pas, et on ne sentoit ni la douleur, ni le besoin.

La pirogue fut enfin enveloppée de toutes parts, sans que les espagnols pussent avoir le moindre soupçon : ils dormoient. Le signal convenu, étoit un coup de sifflet que devoit donner mon oncle. Quand il croit ses gens en mesure, le coup de sifflet part, tous se lèvent à la fois, les branchages sont arrachés, les poignards jouent, le sang ruisselle, tout meurt, et l'or est conquis.

C'étoient des lingots pour la valeur de trois cents mille francs, qu'on portoit à Samana. Depuis que les espagnols étoient en guerre avec la France, ils n'expédioient plus de galions du continent; l'or s'embarquoit par partie sur de petites barques qui échappoient aisément aux corsaires : on le rassembloit à Samana, à Porto-Ricco, à l'île de Cuba, et on attendoit le depart de la flotte de la Jamaïque, pour le faire convoyer en Europe.

Celui que mon oncle venoit de gagner fut porté à son bord, les cadavres des

espagnols furent recouverts de mangles, et les français ne pensèrent plus qu'à s'éloigner. Le jour étoit à son déclin ; ils remirent leurs pirogues à flot, et hissèrent leurs voiles. Ils sortirent de la rivière de Quibo à l'entrée de la nuit, ainsi qu'ils l'avoient projeté, avec des richesses qu'ils n'attendoient pas, et ils avoient vengé, sans le savoir, le sang indien, sacrifié par flots à la soif de ce métal.

Pour éviter l'escadrille espagnole, qui probablement cherchoit mon oncle sur la direction qu'il avoit paru suivre, il jugea à propos de retourner à la pointe de l'Espada. Il repassa devant Porto-Ricco, et longea l'île de Saint Domingue par Samana, le port Plata, le Cap-Français et l'île de la Tortue : enfin il arriva, sans faire de rencontres fâcheuses, à la pointe du cap de Mayesi, la partie de l'île de Cuba la plus voisine de Saint Domingue, où la flotte de la Jamaïque devoit nécessairement passer. Le bras de mer qui sépare les deux îles, est large d'environ vingt lieues ; mais les anglais, ennemis de la France, et alliés alors de l'Espagne, je ne sais pas pourquoi, devoient s'éloigner, dans le passage de ce détroit, de l'île de Saint-Domingue, et se rapprocher de celle de Cuba.

Pour ne pas se faire de querelles avec

les insulaires espagnols, mon oncle avoit arboré leur pavillon en se rangeant sous ce cap de Mayesi. Tenant la mer le jour, pour observer ce qui passoit dans le canal, revenant la nuit dormir en paix sous une côte escarpée, il attendit que la fortune, dont il étoit l'enfant gâté, je ne sais pas encore pourquoi, le comblât de nouvelles faveurs.

Le sixième jour, cette flotte si ardemment attendue, parut comme une forêt qui couvroit l'océan. Les quatre vaisseaux de ligne marchoient sur la droite, pour défendre le convoi du côté de Saint-Domingue; une frégate faisoit l'avant-garde, et la seconde se tenoit à l'arrière pour veiller sur les bâtimens qui, plus pesamment chargés ou moins bons voiliers que les autres, auroient peine à suivre le corps de la flotte. Mon oncle cingla droit au milieu des ennemis, comme s'il fût parti de Cuba pour Porto-Ricco : quand il approcha du centre de ces châteaux flottans, dont le moindre avoit vingt pieds de bord au-dessus de ses pirogues, il fut hélé selon l'usage; le moine renégat répondit qu'ils étoient espagnols, et qu'ils alloient charger du coton à Porto-Ricco. On leur demanda pourquoi leurs équipages étoient si nombreux? Le moine répondit que c'étoit pour se défendre contre des

corsaires français qui avoient pillé les portugais et les espagnols de Saint-Domingue, et qui s'étoient, disoit-on, retirés à la Tortue.

L'officier qui commandoit le convoi, avoit en effet rencontré l'escadrille espagnole qui avoit donné la chasse à mon oncle ; il en avoit appris les détails du coup de main de Quibo, et comme il laissoit peu de forces maritimes dans les possessions anglaises, il crut de l'intérêt du commerce de détruire, en passant, un ennemi qui pouvoit se fortifier chaque jour. Il fit signal à la frégate de l'arrière de se porter sur la Tortue, de combattre les corsaires, et de rejoindre dans la grande mer le convoi, qui ne marchoit pas à beaucoup près comme un bâtiment léger.

Cette réponse du renégat, faite au hasard, servit singulièrement mon oncle. Si cette frégate eût conservé sa position, il lui eût été impossible de rien entreprendre : son éloignement lui rendit l'espérance. Cependant il ne pouvoit rien tenter que la nuit : cette quantité de voiles marche à la vérité à une certaine distance, mais, elles ne se perdent pas de vue, et sont toujours à portée de se secourir.

Il falloit un prétexte à mon oncle pour passer le reste du jour au centre des anglais,

glais, et il n'en avoit pas. Il ralentit donc sa marche, il se laissa gagner par la queue du convoi, et, au risque de se faire chavirer, il embarrassa les mâts de ses deux pirogues dans les beauprés de deux des derniers vaisseaux de la compagnie. Les pilotes anglais, en riant de la mal-adresse des prétendus espagnols, changèrent la barre du gouvernail, et, malgré cette attention dictée par l'humanité, les mâts des pirogues furent emportés net : c'étoit tout ce qu'on désiroit. Aussitôt on quitte les avirons, et on se porte en foule avec l'empressement de gens intéressés à réparer le dommage : on se presse, on s'embarrasse, on fait tomber une partie des rames à la mer ; on rattache un mât, on l'attache mal : on le démonte pour le remonter encore ; on gagne du tems, la nuit approche, et, après deux heures employées à mettre les pirogues hors d'état de se mouvoir, on a réussi au point d'avoir véritablement besoin de secours. La loyauté et la valeur sont inséparables. Les anglais jettent d'eux-mêmes des cordes pour amarrer les pirogues, et les remorquer jusqu'à la sortie du canal de Saint-Domingue.

Dejà la nuit est close. Mon oncle distribue, dans toutes les poches, les lingots pris à Quibo, et il fait percer ses pirogues par le fond : l'eau entre en abondance.

« Nous périssons, crie le renégat ; le choc
» que nos bâtimens ont reçu, en a disjoin
» toutes les parties ». Aussitôt les anglai
tirent les pirogues sous leur bord ; no
aventuriers sautent après les manœuvre
avec les cris et le désordre de gens qu
paroissent trembler pour leur vie ; les an
glais, de bonne foi, leur prêtent la main
les pirogues coulent bas ; mais cent cin-
quante français sont sur chacun des pont
ennemis, et, bien supérieurs en nombre
ils s'emparent des deux vaisseaux sans ré-
pandre une goutte de sang.

Les anglais, ni personne n'auroient ima-
giné que trois cents hommes, montés su
deux misérables barques, osassent atta-
quer une flotte qui portoit cinq mille ma-
telots ou soldats, et quinze cents pièces
d'artillerie. Le genre des barques d'ailleurs
avoit ajouté à leur sécurité : les espagnols
et les portugais sont les seuls qui se servent
de pirogues : aussi, quand on leur mit le
pistolet sur la gorge, leur surprise fut
telle, qu'ils ne pensèrent pas à se défendre.

Le premier soin de mon oncle, après
avoir mis ses anglais aux fers, fut de
carguer ses voiles pour rester en place,
et donner au gros de la flotte le tems de
s'éloigner. Il passa la nuit ainsi, et au point
du jour, ne voyant plus d'ennemis, il prit
la route la plus droite pour Saint-Thomas,

fier de deux prises qui assuroient douze mille francs au moins au dernier de ses gens.

Mon oncle avoit des signaux à lui, inintelligibles même pour la marine républicaine. De son côté, il n'entendoit rien à ceux des anglais, et il ne se doutoit pas de la destination de la frégate qui s'étoit détachée de la flotte. Cependant il falloit qu'il repassât devant la Tortue, et, à la hauteur de cette île, il rencontra cette frégate qui, n'ayant pu joindre les corsaires français, faisoit force de voiles pour rejoindre son convoi. Mon oncle n'avoit pas la moindre envie de perdre le tems à brûler de la poudre : il fallut pourtant en passer par-là.

La frégate reconnut bientôt les deux bâtimens de la Jamaïque, et ne concevant rien à la route qu'elle leur voyoit tenir, elle s'approcha de très-près. Mon oncle l'avertit, par une volée de canon, que l'indigo et la cochenille avoient changé de maîtres. L'anglais riposta bravement, et mon oncle fit signal de la mettre entre deux feux, et de l'aborder. On se canonna long-tems avant de pouvoir jeter les grappins. Les deux prises de mon oncle étoient percées pour quarante canons, et n'en portoient que trente ; mais notre artillerie étoit bien supérieure à celle de la frégate,

et quoiqu'assez mal servie, parce que presque tous nos canonniers étoient restés à Saint-Thomas, on se battoit de si près, que la plupart de nos boulets portoient dans le corps du bâtiment ennemi. Il étoit aussi fort en hommes que nos deux vaisseaux, et il se défendoit en désespéré; mais un tiers de son équipage étoit employé au canon, ce qui donnoit encore à notre mousqueterie un avantage réel. L'anglais perdoit beaucoup de monde, ses manœuvres étoient endommagées, et il ne pensoit pas à se rendre. Cependant son feu foiblissoit, et Thomas, l'opiniâtre Thomas, écumant de fureur, fit un dernier effort pour aborder, et il réussit. Il sauta le premier à bord, la hâche au poing, et courut au capitaine qui, d'un front calme, attendoit la mort à son poste. Il alloit frapper........ Quelle fut sa surprise! il reconnut ce même officier qu'il avoit pris à la vue de Calais, à qui il avoit rendu la liberté, et dont le nom et les papiers l'avoient aidé à surprendre Angra. Aussitôt il lui fait un rempart de son corps, et il ordonne à ses gens enragés d'une aussi longue résistance, mais toujours dociles à sa voix, de cesser le carnage. Hunter est vaincu une seconde fois; mais il a succombé en héros, et sa défaite même l'honore.

Il ne pouvoit s'empêcher d'être sensible aux procédés de mon oncle : cependant l'humeur inséparable d'un événement aussi triste, une sorte d'orgueil national qui n'abandonne jamais les anglais, lui arrachèrent des propos piquans. Il donna à entendre que Thomas ne devoit la victoire qu'à la supériorité de ses forces. « Recommençons, lui dit fièrement celui-» ci : je vous donne ma parole d'honneur » qu'un seul de mes vaisseaux combattra, » et que je n'y mettrai pas plus de monde » qu'il ne vous en reste. Vous venez de » me sauver la vie, lui répondit Hunter » en s'adoucissant, et je serois un lâche » d'attenter à la vôtre. — Allez donc, vous » êtes libre une seconde fois : prenez avec » vous les anglais que je tiens prisonniers, » reparez votre fregate, et retrouvez-moi » un jour où vous ne me devrez rien.

» J'aime beaucoup cet homme-là, ajouta » mon oncle en se tournant vers les siens : » il se bat aussi-bien que moi, mais il » n'est pas heureux ».

Il faut vous faire faire connoissance avec ce capitaine Hunter. Trente ans, la beauté d'Adonis, la force d'Hercule, la valeur, l'expérience de Ruiter, de Duguai-Trouin, et une fortune constante, quand il n'avoit pas affaire à mon oncle, lui avoient valu l'estime de sa nation, qui

ne la prodigue point, et le cœur et la main d'une femme charmante qui s'étoit mariée à-peu-près comme Seymour et Fanny. Nous y reviendrons, je vous le promets.

De la Tortue à Saint-Thomas, il n'arriva rien qui méritât l'attention d'un auditoire aussi respectable que celui devant lequel parloit mon oncle : aussi abrégea-t-il son récit, qui fut suivi d'applaudissemens dont la vivacité alla jusqu'à la frénésie. Dans le premier enthousiasme, on le pria, on le supplia de garder l'or qu'il avoit pris à Quibo. Il accepta tout bêtement, en s'engageant à ne rien prendre pour les frais de sa première expédition. Je le crois bien, parbleu : nous avions de quoi tenir la mer trois mois, sans compter les provisions de guerre et de bouche prises à bord des deux vaisseaux anglais.

CHAPITRE V.

Etablissement à l'île de Fernandès.

Pendant qu'on vendoit nos marchandises à Saint-Thomas, moins cher qu'en Europe sans doute, mais avec célérité et au comptant, je disois à mon oncle, sur qui je n'avois pas autant d'ascendant que

mon père, mais qui m'écoutoit par fois, que les cinq cents mille francs qu'il possédoit devoient suffire aux vœux d'un homme de cinquante ans; qu'en y ajoutant le produit de la *Liberté*, bien réparée et abondamment pourvue de tout, il se trouveroit un des riches particuliers de France. J'avois bien mes raisons pour lui parler ainsi : j'étois possesseur d'environ cinquante mille francs, je m'attachois tous les jours davantage à la petite sœur Léonore, et l'amour éteint le goût des aventures.

Mon oncle, qui n'étoit pas amoureux, opposoit à mes raisonnemens, qu'on n'a qu'une veine avec la fortune, et qu'il falloit la pousser quand elle se présentoit. Il assuroit que sa veine, à lui, ne faisoit que commencer; il ne visoit à rien moins qu'à sept à huit millions, et voilà comme il comptoit en disposer : « Comme je bois, » et que je fatigue beaucoup, il ne me » reste guères que dix ans à vivre; je dé» penserai cinq cents mille francs par » an, je mourrai à la fin de la dixieme » année, sans soucis et sans regrets : tu » ajouteras le fond de mon coffre fort à » ce qui se trouvera dans le tien, et...... » — Mais, mon oncle, si vous vivez quinze » ans encore? — Cela ne se peut pas. — » Mais si cela arrive? — Quand je n'aurai » plus d'argent, je me brûlerai la cervelle.

» — Quel raisonnement insensé ! — Mais, » je crois, le diable me brûle, que ce » petit drôle-là veut faire le docteur » comme son père ! Qu'on se taise, mor- » bleu ! — Encore un mot, par grace ! — » Allons, voyons ce mot. — Vous ne vous » souciez pas de retourner en France ? — » Non. L'air de ce pays-là ne vaut rien » à ceux qui ont de l'argent. — Vous ne » voulez pas non plus aborder aux colonies » françaises ? — Non. Je ne me soucie pas » de me battre pour des mots. — Les éta- » blissemens anglais, espagnols, portugais, » hollandais nous sont fermés ; vous n'avez » de port libre que celui de Saint-Thomas, » et vous n'y reviendrez pas trois fois. — » Pourquoi cela, monsieur ? — Parce que » le mal que vous avez fait et que vous » allez faire encore aux nations ennemies, » les liguera toutes contre vous. — Tant » mieux. — Tant pis. Des flottes formida- » bles vous attendront quand vous croirez » entrer ici, ou vous y bloqueront quand » vous y serez. Ne seroit-il pas plus » simple, puisque vous êtes possedé du » demon des combats, de vous établir » dans quelqu'île, de vous y fortifier, et » d'y vivre, dans les tems de crise, avec » les magasins que vous y aurez formés ? » — Tu as raison, pardieu. Tu me rap- » pelles un rêve que je fis la veille d'un

» certain jour où j'allai demander au mi-
» nistre de la marine le commandement
» d'un vaisseau qu'il me refusa : tu n'étois
» pas au monde alors. Je m'imaginois être
» roi, et pendant les trente ans que j'ai
» vécu comme une taupe, enterré dans
» une *capucinière*, rien n'étoit en effet plus
» songe que ce songe là. Je peux le réa-
» liser aujourd'hui ; je me ferai roi de mon
» île ; qu'en dis-tu ? — Un moment, mon
» oncle, il faudra changer le mot. — Il
» sonne pourtant bien. — Mais il blesse
» furieusement l'oreille de nos français —
» Il est vrai qu'il a vieilli, et ces gens-là
» aiment beaucoup la nouveauté. Comment
» m'appellerai-je donc ? — Mais je ne sais
» pas trop..... Protecteur ? — C'est usé
» comme le papier-monnoie. — Dictateur ?
» — On dit que Robespierre prétend l'être,
» et je ne veux pas ressembler à cet hom-
» me-là : il ne doit un moment de célé-
» brité qu'à la stupeur des parisiens et à
» la nullité absolue de ses collègues. —
» Grand Gouvernant ? — Fi donc ! ça n'a
» pas d'harmonie. — Grand Régulateur ? —
» Oui, celui-là remplit assez bien la bou-
» che. Voyons à present quelle île je *régu-*
» *lariserai* ».

J'ouvre l'Histoire générale des Voyages, je cherche, je compulse, j'examine, je réfléchis : voilà l'agent de plume arbitre

du royaume qu'on va fonder, et émul
d'Idoménée, fondateur de Salente, d
Didon, fondatrice de Carthage, de Ro
mulus, de Théodore de Corse, et de tou
les fondateurs qui n'ont dû leur réputa
tion qu'aux succès de leurs postérités. J
trouve beaucoup d'îles désertes dans le
Bermudes, plus encore parmi celles d
Bahama; j'en trouve même entre la Ja-
maïque et Saint-Domingue, entre Saint-
Domingue et Porto-Ricco; mais tout cela
est situé sur le retour ordinaire d'Amé-
rique en Europe, et je voulois nicher mon
oncle dans un coin du globe où il fallût
le venir chercher de très-loin, et faire
par conséquent des frais d'armement con-
sidérables qu'on ne renouvelle pas tous
les jours. Je voulois encore une situation
telle, que les ennemis ne pussent trouver,
dans les environs, de secours d'aucun
genre, et qu'ils s'en retournassent après
avoir brûlé leur poudre et mangé la moitié
de leur biscuit, ou qu'ils finissent par se
manger eux-mêmes. Les îles de la mer du
sud me parurent réunir tous ces avan-
tages, et après avoir balancé entre celles
des *Amis de la Société* et de *Fernandès*;
je me décidai pour la dernière, moins
éloignée que les autres à la vérité, mais
plus convenable sous tous les rapports,
placée à deux cents lieues du *Chili*, et à

une distance considérable du centre du commerce de l'Amérique.

L'île de Fernandès appartient aux anglais, à ce qu'ils disent, et ils n'y ont pas plus de droits que sur cinquante autres où ils n'ont point d'établissemens, et où ils n'entendent pas que personne s'établisse ; semblables en cela au chien du jardinier, qui garde les choux dont il ne mange pas. Cette île est très petite : elle convenoit donc à un très-petit roi et à une très-petite population. Le terrein en est très-mauvais : hé, que faisoit cela à de très-honnêtes gens qui ne comptoient y vivre que de l'industrie d'autrui? Elle n'a qu'une rivière : il ne la falloit pas si large pour contenir nos vaisseaux. Elle est par-tout bordée de rochers : elle en est plus facile à défendre. Il fut donc résolu que mon oncle seroit grand régulateur de l'île de Fernandès.

Comme il falloit couvrir l'ambition du nouveau potentat de motifs d'utilité générale, je passai deux jours à composer un discours raisonné qui auroit fait honneur même à Gerbier. Deux autres jours je me cassai la tête pour le faire entrer dans celle de mon oncle ; mais il avoit la mémoire ingrate et le débit d'un président d'assemblée *populacière*. Semblable aux souverains du plus haut parage, il prit le

parti d'expliquer ses vues par l'organe de son chancelier. Je lus, et je lus bien ; je fis valoir ma marchandise : et à la fin de ma péroraison tout le monde cria : *A Fernandès ! à Fernandès !*

La petite sœur Léonore étoit enchantée de cet arrangement. Il étoit clair que lorsque nous aurions pris une certaine assiette, la partie des écritures s'étendroit, qu'il ne seroit plus question pour moi de voyages, que je toucherois également mes parts, sans être exposé aux vicissitudes de l'onde et de la fortune : c'étoit charmant pour la petite sœur et pour moi. Notre bonheur commun ne pouvoit être traversé que par un siége ; mais celui de Troye a duré dix ans, celui de Candie autant, et dans dix ans on a le tems de se retourner. D'ailleurs on a bien levé le siége de Malte en 1565, et celui de Gibraltar en 1778, pourquoi ne leveroit-on pas aussi celui de l'île de Fernandès ?

Il n'y avoit plus qu'une difficulté, c'étoit de faire approuver à mon oncle notre association. Dubourg étoit dans le même embarras. Embarquer nos femmes sans prévenir le général, c'étoit les exposer : il pouvoit leur faire un mauvais parti en mer. Les cacher à bord étoit impossible : on ne met pas une femme dans sa poche. Le plus court étoit de s'expliquer avant le départ,

départ, et il n'y avoit plus de tems à perdre ; nos vaisseaux alloient appareiller.

Je connoissois mon digne oncle ; le heurter étoit le moyen le plus sûr de ne pas réussir : j'usai donc d'adresse. Je le conduisis à l'auberge où j'avois logé ma bonne petite sœur ; elle étoit plus jolie encore sous les habits *mondains* que je lui avois donnés ; mais mon oncle ne prit pas garde à cela. On ne faisoit rien de lui que le verre à la main, et je fis monter quelques bouteilles de Madère. Léonore lui versoit souvent ; elle lui marquoit du respect et de l'estime ; elle avoit soin de charger sa pipe, et elle lui présentoit l'alumette, et Thomas à la fin parut flatté de ses attentions. « Elle a l'air bonne enfant, ta nonnette ? — Oui, mon oncle ; » ce seroit dommage de la laisser ici. — Il » faut payer son passage à Tercère par » le premier vaisseau. — Vous voulez » donc qu'elle rentre dans son couvent, » vous qui détestez les moines ? — Tu as » raison. Qu'elle reste ici, et qu'elle y vive » de l'argent que tu lui laisseras. — Mais, » mon oncle, mon cher oncle, quand cet argent sera mangé ? — Monsieur le drôle, vous m'avez l'air d'être amoureux. — C'est bien pardonnable, mon cher oncle. — Fi ! l'amour gâte un homme de guerre. — Mais je ne suis que votre

» homme de plume. — Tu as encore raison.
» Voyons, raisonnons. Si tu embarques
» cette morveuse-là, elle sera encore plus
» exposée en mer qu'ici sans le sou, et tu
» connois le réglement, puisque c'est toi
» qui l'as fait. — Oh, ils m'ont tous pro-
» mis par serment de la respecter. — Ser-
» mens d'ivrogne, que cela, mon garçon.
» A la première velléité, ils ne s'en sou-
» viendront plus.... Ah, sacredieu, il me
» vient une idée. — Voyons-là, mon cher
» oncle. — Achète-moi un demi-quarteron
» de négresses bien conditionnées, et jettes-
» les à bord. Tu les mettras en avant de ta
» Léonore, à-peu-près comme on oppose
» un paravent au vent de bise qui se glisse
» par-tout. — Vous me permettrez donc
» d'embarquer ma petite aussi? — Il le
» faut bien, coquin, puisque cela vous fait
» plaisir ».

Monsieur Dubourg s'y prit, lui, d'une toute autre maniere. Il déclara brusquement à mon oncle qu'il étoit marié, et qu'il entendoit que sa femme le suivît. « C'est juste, dit Thomas; mais si nos
» lurons en ont envie? — Je casserai la
» tête au premier qui l'approchera. — Alors
» je ferai noyer madame Dubourg. — Je
» la défendrai, corbleu! — Contre moi?
» — Contre le diable! — Monsieur Du-
» bourg! — Monsieur Thomas! — D'un

» ton plus bas, s'il vous plaît. — C'est
» le mien, sacredieu! et je me moque
» de quiconque y trouve à dire ». Mon
oncle saute sur ses pistolets, Dubourg sur
les siens, on se jette entre eux, on les
sépare. On idolâtroit mon oncle, et on
alloit faire un mauvais parti à son adversaire;
Thomas, incapable de le souffrir,
prend bravement sa défense; l'adversaire,
que rien ne touche, sort en jurant qu'il
n'en fera qu'à sa tête, et qu'il aura raison
du général à la première occasion: heureusement
madame Dubourg arrangea
l'affaire.

Elle aimoit passionnément son mari le
jour des épousailles; mais, fidelle à son
goût pour la variété, elle avoit offert, au
bout de la quinzaine, son cœur et ses
charmes à un jeune commis de la douane.
On ne part pas pour la terre de Feu sans
se faire de longs et tendres adieux; ceux-ci
furent tellement prolongés, que Dubourg,
qui cherchoit madame pour la conduire
à bord, la surprit avec son commis dans
une position qui n'étoit pas equivoque:
aussi fidelle à ses promesses qu'elle étoit
légère dans les siennes, il lui fit sauter
la cervelle, et vint s'embarquer avec le
plus grand sang-froid.

Il est loisible par tout pays à un époux
de tuer sa femme surprise *flagranti delicto*.

On informe pourtant, ne fût-ce que pour s'assurer des circonstances. Le gouverneur pouvoit donc faire arrêter monsieur Dubourg ; mais il connoissoit tant de cocus en Amérique, ainsi qu'en Europe, qui vivent parfaitement bien avec leurs femmes et leurs amis, qu'il crut la vivacité du cocu Dubourg tout-à-fait particulière aux cocus corsaires : or, comme les corsaires ont peu de rapport avec les cocus de la bonne société, le gouverneur ne craignit pas que l'exemple gagnât. Il se contenta, pour la forme, de faire barbouiller quelques carrés de papier, quand nous fûmes en pleine mer.

Dubourg ne pensa plus à son altercation avec mon oncle ; mais mon oncle ne l'avoit pas oubliée : il étoit devenu rancuneux chez les capucins. Dès le second jour de navigation, il trouva que le capitaine n'avoit pas obéi assez promptement à certains signaux. En vertu de l'article 3 du réglement, il le destitua, donna à son second le commandement de son vaisseau, et le laissa dans une des îles des Vierges, avec un fusil, un quarteron de poudre et une livre de plomb. Voilà qui vous prouve que, parmi les corsaires ainsi que dans les états civilisés, il ne faut jamais se brouiller avec ses supérieurs, fussent-ils bêtes, ou taquins comme un Thomas, un Baourd,

et tant de gens en place que je nommerai peut-être quand ils n'y seront plus.

Pour moi, je m'aperçus le troisième jour, que mon oncle avoit eu raison de me dire que les sermens de notre équipage étoient des sermens d'ivrogne. Ces messieurs se ruèrent sur mes négresses, qui heureusement étoient d'une complexion et d'une encolure à tenir tête à une armée. Ma petite sœur dut à cet expédient la plus entière tranquillité : cependant elle garda ma chambre, de peur d'accident. J'avois tout son amour, mon oncle tous ses soins ; nous étions tous contens.

Le général Thomas n'étoit pas homme à traverser, sans faire des siennes, la moitié des mers connues. Cependant comme vous pouvez être né avec des inclinations pacifiques, ce qui ne prouve rien contre vous, même en tems de revolution, car enfin a le diable au corps qui peut ; comme donc il est possible que vous n'ayiez pas les inclinations guerrières, je vous ferai grace des mille et un combats que nous soutînmes des Antilles à la mer du sud, et qui véritablement se ressemblent tous tous : c' st toujours de la poudre brûlée, des hommes égorgés, et, pour dernier résultat, des vainqueurs et des vaincus à-peu-près aussi à plaindre les uns que les autres. Je vous dirai sommairement

que nous forçâmes, en passant, l'île de la Barbade, colonie anglaise, dont tous les forts furent emportés en cinq jours, l'épée à la main ; que nous chargeâmes un de nos vaisseaux de la Jamaïque, de cent pièces de canon, d'une portion convenable de poudre et de boulets, du produit du pillage, de trois cents cinquante anglais de tous métiers, et de deux cents soixante anglaises des plus jolies. Vous trouverez peut-être étrange que mon oncle, qui n'aimoit pas les femmes, en fît une aussi ample provision ; mais il vouloit que ses gens s'amusassent à Fernandès, et il étoit bien-aise de favoriser le goût le plus général.

Après avoir pourvu à l'agréable, il pensa à l'utile. Dès que nous eûmes doublé le cap de Horn, il fit ses dispositions pour attaquer le Chili. Sur une immense étendue de côtes, les espagnols n'ont de peuplade que Valdivia, la Conception, Valparayso et la Sérena. Ces habitations, défendues par cinq cents soldats seulement, sont séparées des autres colonies par un désert de quatre-vingts lieues : par conséquent, rien de plus facile que de fournir abondamment Fernandès du bétail, des grains, et des vins excellens que ce fertile pays produit presque sans culture. Il a aussi des mines qui n'étoient pas à dédaigner

pour des corsaires, quoiqu'elles ne rendent guères que cinq millions par an. Mais cet or se travaille à Saint-Jago, situé à quarante lieues dans les terres, d'où le bruit de notre débarquement le feroit sans doute exporter à travers les cordillières, où il seroit impossible de le suivre. On remit donc les expéditions purement métalliques à un autre tems : chacun de nous d'ailleurs avoit autant d'or qu'il en pouvoit porter.

De douze cents hommes qui restoient à mon oncle, il en descendit onze cents à la Conception, vers le centre des bourgades espagnoles : il divisa son armée en six petits corps qui sépandirent de différens côtés, que la terreur précéda, et devant qui tout prit la fuite. Les espagnols se réfugioient dans l'intérieur avec ce qu'ils avoient de plus précieux, et ils abandonnoient à nos gens ce qu'ils avoient ordre de prendre et de conduire à bord. Dès le septième jour, des convois considérables arrivèrent sans interruption, conduits, traînés ou portés par les espagnols qu'on avoit pu prendre. Ils tomboient de lassitude, ou succomboient à la violence des mauvais traitemens ; ils demandoient grace : on fut impitoyable pour eux, comme ils l'avoient été envers les Indiens, dont ils ont exterminé la race.

Le vingtième jour, nous partîmes avec

nos cinq vaisseaux tellement chargés, que le moindre coup de vent devoit les submerger : depuis long-tems Thomas nous avoit appris à ne rien craindre. Le trentième jour, nous mouillâmes enfin à l'entrée de cette rivière de l'île de Fernandès, que nous allions vivifier. Mon oncle se jeta à la nage pour aborder plutôt, et contempla avec une joie avide toutes les parties de ses nouveaux domaines.

Les relations des voyageurs sont souvent infidelles, ou du moins inexactes : nous reconnûmes avec satisfaction que loin d'avoir été trompés par nos livres, la réalité passoit nos espérances. La rivière, dont le mouillage est excellent, traverse les deux tiers de l'île, du levant au couchant ; elle est très-poissonneuse, et c'est une ressource pour les jours maigres. Les monticules dont le pays est couvert, sont peuplées de chèvres sauvages ; autre ressource pour ceux qui aiment la chasse. La température du climat est délicieuse ; avantage réel pour celles de nos dames qui avoient la poitrine délicate. Pas un animal dangereux, hors nous : enfin deux rochers isolés, l'un au nord, l'autre au midi, couronnés chacun par une assez vaste plate-forme, placés exprès sur le bord de la mer, et dominant les parties accessibles de l'île, offroient des forteresses

toutes faites à des gens dont pas un n'étoit en état de tracer une parallèle. La difficulté étoit d'y monter du canon ; mais mon oncle avoit pris trois cents cinquante anglais pour quelque chose.

Après deux jours de repos , passés à bord ou à terre , on s'occupa avec ardeur de tous les objets qui devoient assurer la consistance , la durée et l'agrément de l'honnête société. Chacun travailla d'après les connoissances qu'il avoit ou qu'il n'avoit pas ; mais enfin chacun *mit la main à la pâte* , depuis le grand régulateur jusqu'au dernier soldat. Tel l'empereur de la Chine ne dédaigne pas , pour encourager l'agriculture, de tracer lui-même un sillon.

CHAPITRE VI.

Magnifique ville bâtie ; constitution sublime de la composition de mon oncle.

Nous commençâmes par débarquer le bétal , tellement entassé qu'il etoit menacé d'une suffocation générale. Je prétendois , moi qui me mêlois un peu de tout , qu'il falloit parquer nos vaches , nos moutons et nos bœufs ; il me sembloit qu'ils fumeroient ainsi alternativement les pâturages qui sont dans les vallées , qu'ainsi ils trou-

veroient dans tous les tems une nourriture abondante ; que les ayant toujours à notre portée, on feroit des élèves, on métamorphoseroit à volonté les jeunes taureaux en bœufs, et qu'il seroit facile dans tous les tems de choisir les plus gras pour la table de son excellence le grand régulateur, et celle de son neveu, qui avoit droit de faire bonbance, parce que partout les souverains bourrent leur famille d'autant plus aisément, que c'est toujours le public qui paie. Mon cher oncle me demanda si je comptois transformer des héros en garçons bouchers ; il m'objecta que la mer formoit un parc naturel autour de l'île, et que, sans se donner tant de peines inutiles, quand il auroit besoin d'un bouillon, il prendroit son fusil, et jeteroit bas le premier animal qui se présenteroit. Je répliquai que si une cinquantaine de nos messieurs avoient envie d'un bouillon le même jour, et se le procuroient de la même manière, l'île seroit dépeuplée en moins d'une décade. Ce raisonnement valoit bien mes premières observations; mais les grands hommes tiennent d'autant plus à leurs idées, qu'elles doivent être meilleures, et nos bêtes allèrent paître et fumer où bon leur sembla.

A tous seigneurs tous honneurs. Ce que nous avions de charpentiers, de menuisiers

et de maçons s'occupa d'abord du palais du grand régulateur. On choisit un endroit riant, sur le bord de la rivière, précisément entre les deux rochers, dont on comptoit faire deux forteresses; et comme les grands tiennent au chef, les subalternes aux grands, et les petits aux subalternes, chacun choisit autour des jalons, qui indiquoient déjà le sanctuaire de la puissance, un emplacement plus ou moins grand, selon le degré d'élévation ou de faveur du personnage. Un jardinier traça les rues, non de ces vilaines rues droites qui permettent de découvrir d'un bout à l'autre d'une ville, mais de ces jolies petites rues tortueuses, où on ne voit pas à trente pas, où l'œil n'est pas fatigué par l'uniformité régulière des objets, et où on marche deux heures sur soi-même sans jamais s'en apercevoir. A présent qu'on perfectionne tout, j'espère qu'on rebâtira Paris sur le modèle des jardins anglais. Alors les rues Saint-Honoré, de Richelieu, du Cherche-Midi, de la Chaussée-d'Antin, du Temple et autres, offriront chacune cinq à six cul-de-sacs; ce qui sera fort agréable aux rouliers, aux cochers de fiacre, aux piétons qui craignent les cabriolets; ce qui facilitera la circulation de l'air et la propreté du sol; ce qui ajoutera à l'obscurité, que les

beautés sur le retour aiment tant, à la sureté de nuit, etc. etc. Si cette idée est adoptée, je demande le brevet d'invention.

La ville nouvelle fut commencée et finie en quinze jours. Vous jugerez de sa magnificence par la description du palais du grand régulateur, qui dominoit sur les autres édifices, comme le capitole sur Rome. Quatre gros arbres, de trente pieds de tronc, formoient quatre angles égaux, et représentoient autant de colonnes de je ne sais quel ordre. A la naissance des grosses branches coupées en fourches, étoient appuyées quatre pièces de bois ; sur ces pièces de bois des perches légères qui traversoient tout l'édifice à six pouces de distance ; par-dessus le tout des feuilles de palmier attachées ensemble avec des lianes : voilà pour la couverture. Les intervalles d'une colonne à l'autre étoient remplis par de mêmes branches proprement recrépies en terre grasse ; voilà pour les murailles. Du côté du midi, une porte faite à coups de hâche, voilà pour la sureté. Nous avions parmi nos anglais un architecte qui ne manquoit pas de goût ; je voulois qu'il ornât l'édifice de pilastres, de corniches, de compartimens, de culs-de-lampe : « Tais-» toi, me dit mon oncle, qui avoit du » bon sens. Je commanderai à ces gens-là, » parce que je suis le seul capable de les

« conduire,

» conduire, mais je ne veux pas qu'ils
» m'accusent d'un vain orgueil que je n'ai
» pas ».

En conséquence, l'ameublement fut analogue au reste. Au milieu du palais étoit suspendu le hamac, qu'on montoit et descendoit à volonté, avec des poulies attachées aux quatre colonnes ; sous le hamac, une table grossière et deux bancs : enfin une armoire assez grande pour contenir trois chemises bleues, trois mouchoirs de poche, une paire de pistolets et une livre de tabac haché.

Les magasins publics où on serra les blés, les vins, les sucres, les cafés, les rhums, les viandes salées, le biscuit, n'étoient pas tout-à-fait si recherchés ; mais tout y étoit rangé dans un désordre pittoresque, et à-peu-près à l'abri de l'humidité.

Le bâtiment nommé *le grand sérail*, fut celui qui demanda le plus de tems, parce que la décence et l'agrément particulier de chacun exigeoient que chacune de ces dames eût une chambre de six pieds de long au moins, sur quatre de large ; or, comme elles étoient deux cents soixante, il fallut faire deux cents soixante cloisons. Heureusement le bâtiment, long de mille quarante pieds, n'en avoit que six de profondeur, sans quoi il y auroit eu de quoi

faire reculer les architectes les plus opiniâtres du monde policé. Eclairés par l'expérience, nous ajoutâmes quelques mois plus tard, au grand sérail, une vaste maison qui fut nommée l'*imprenable*, parce qu'il étoit défendu aux hommes d'y entrer: elle servoit de retraite aux femmes grosses de huit mois, aux femmes en couches et aux nourrices. Vous voyez qu'on favorisoit la population à Fernandès ainsi qu'ailleurs.

Comme nous n'avions que le nombre de hamacs nécessaires pour nous maîtres et seigneurs, ces dames eurent la bonté de se faire de jolis petits lits de feuilles de palmier, assez larges pour recevoir un amateur : elles se prêtèrent même à cueillir de ces feuilles autant qu'il en falloit pour les couvertures. Il est vrai qu'elles en furent priées de manière à ne pouvoir refuser ; et en reconnoissance de leur docilité et de leur patience, on leur attacha aux pieds des pointes de fer qui leur donnoient la facilité de grimper aux arbres comme des écureuils.

Elles cueillirent tant et tant de ces feuilles, qu'il n'en resta pas une sur les arbres, ni le moindre ombrage dans l'île. Restoient cependant à couvrir les cuisines publiques, les maisons communes où on devoit manger, celles où on devoit prendre

le café, celles où on devoit boire hors les heures de repas, et enfin l'espèce de bagne où on devoit renfermer le soir les esclaves anglais. Comme le génie ne connoît point d'obstacles, on imagina finement de suppléer les feuilles par du gazon, par des voiles, par des chaloupes renversées; ce qui faisoit une variété très-agréable à l'œil.

On avoit fait beaucoup sans doute, nais l'essentiel étoit à faire. Notre vé-ritable richesse consistoit en dix mille juintaux de poudre qu'il falloit serrer dans les lieux très-secs, qui ne laissassent rien ı craindre des fumeurs, ni des gargotiers. On fit creuser de vastes magasins dans le oc vif, par les esclaves anglais. On leur it monter ensuite trente pièces de gros alibre sur les deux rochers dont je vous i parlé. Point d'échafaudages, de grues, le chèvres, rien de ce qui facilite le tra-ail : les bras, rien que les bras des vaincus. ls étoient destinés à servir, s'user, mou-ir, et il y en avoit d'autres à la Grenade, ı la Dominique, à Saint-Christophe.

La dernière opération à faire, étoit l'empêcher qu'on ne vînt inopinément ıous rendre visite. Un petit fort sur cha-que rive de la rivière, à son embouchure, uroit singulièrement plu à mon oncle; ıais cela demandoit du tems, de la ca-

pacité, et Thomas étoit pressé de jouir; et ne savoit rien faire. On fixa les deux vaisseaux de la Jamaïque sur quatre ancres aux endroits qu'on vouloit fortifier; on les rasa de leurs mâts et de leurs agrès; on mit les batteries sur les ponts, les corps-de-garde dessous; en moins d'une journée de travail, on eut deux redoutes qui pouvoient durer deux ans : la prévoyance de nos messieurs ne s'étendoit pas si loin.

L'inauguration de la ville se fit au bruit des verres et de toute notre artillerie. Cette superbe cité fut nommée *Thomassine*; le rocher du nord, *Thomasson*; celui du midi, *Thomassard*; le vaisseau de la rive gauche, *Thomassin*; et celui de la rive droite, *Thomasseau*.

Tant que l'activité avoit été soutenue dans toutes les classes par le besoin de se loger, de pourvoir à la vie animale, au superflu, à la sureté générale, l'ordre et l'harmonie n'avoient pas été troublés. Le moment de l'oisiveté étoit venu, et c'étoit ce que je redoutois : nos gens ne pouvoient toujours boire et faire ce qu'ils appeloient l'*amour*, et ils me faisoient trembler quand je les voyois les bras croisés. Je proposai à mon oncle de faire des lois courtes, simples, et fortes sur-tout. Je me rappelai ce que j'avois trouvé de mieux dans Justinien, Cujas et Bartole; j'éloignai ce qui

me déplut ; je fis un petit code qui me parut très-clair ; j'allai aussitôt le lire à mon oncle, qui n'y comprit rien : et les bras me tombèrent quand il me dit qu'il vouloit faire lui-même une constitution. « Vous, mon oncle, vous ferez une cons- » titution ! — Parbleu, tout comme un » autre. — Je crains qu'elle ne vaille rien. » — Hé bien, j'en ferai une seconde. — » Qui ne vaudra pas mieux. — J'essayerai » d'une troisième. — Qui ne durera pas » davantage. — Savez-vous, monsieur mon » neveu, que vous êtes un impertinent ? » — Je suis vrai, mon cher oncle. — Non, » je dis, je n'ai pas d'esprit, c'est le chat : » monsieur, allez tailler vos plumes, et, » quand j'aurai rêvé deux heures à cela, » vous viendrez écrire ce que je vous dic- » terai ».

Il me rappela en effet, deux heures après ; j'entrai dans son palais, je m'assis, je tirai mon écritoire, et j'écrivis.

Droits de l'Homme.

Chacun ici a le droit de vivre dans l'abondance, et sans rien faire.

Du Gouvernement.

Le général Thomas étant proclamé grand régulateur, réglera et déréglera tout à volonté.

« Tu vois qu'en quatre traits de plume
» voilà mes bases posées. — Oh, c'est char-
» mant, mon oncle. — Souvenez-vous,
» monsieur, que vous n'êtes que mon se-
» crétaire : écrivez sans réflexions, comme
» le journal du soir ».

Code civil et criminel.

Comme les hommes n'ont de différends entr'eux que parce que l'un veut avoir ce que l'autre possède, personne ici n'aura rien en propre.

Comme les magistrats sont inutiles où il n'y a pas de contestations, il n'y aura pas de magistrats ici.

Comme il ne faut ni prisons, ni geoliers, ni procureurs, ni avocats, ni bourreaux où il n'y a pas de magistrats, il n'y aura non plus ici ni bourreaux, ni avocats, ni procureurs, ni geoliers, ni prisons.

« Nous voilà débarrassés tout d'un coup
» de ce qui embarrasse le monde connu,
» depuis qu'on le connoît. Poursuivez,
» monsieur ».

Mais comme il est du devoir d'un législateur éclairé de tout prévoir, et que je prévois tout, si, dans l'ivresse ou de sang-froid, on s'injurie ou on se frappe, les parties iront vider leur querelle à coups

de fusil dans un coin de l'île, et le grand régulateur nommera quatre témoins qui veilleront à ce que tout se passe dans les règles.

Si quelqu'un assassine, il sera assassiné par le meilleur ami du défunt, et les assassinats ne s'étendront pas plus loin.

« Voilà, je l'espère, un code civil et » criminel aussi court et aussi complet que » possible, et tel qu'on n'en a point ima» giné encore. Passons aux finances ».

Des Finances.

Comme le grand régulateur n'a aucun revenu assuré, et que des circonstances imprévues peuvent nécessiter des sacrifices, il sera établi par moi, dans les cas extraordinaires seulement, un impôt unique et volontaire.

« Tu sens bien que, si je voulois, j'im» poserois, comme un autre, la terre, les » maisons, les portes, les fenêtres, les » cheminées, les chevaux, les ânes, les » hommes, les femmes, les meubles, les » voitures, le blé, le vin, la viande, le » poisson, l'eau-de-vie, les choux, le pa» pier, l'industrie, les grands chemins, la » pensée, et tous les objets connus ; mais

» cela fatigueroit les cerveaux de notre
» bon peuple, qui craindroit toujours d'être
» en contravention ; et puis il faudroit une
» nuée de faiseurs de rôles, de percep-
» teurs, d'exécuteurs, de commis, de
» sous-commis : la moitié de la colonie
» seroit sans cesse occupée à vider les po-
» ches de l'autre. Non, pas de çà, Lisette.
» Un impôt unique et volontaire.—Voyons,
» mon oncle, sur quoi vous l'établissez.
» — Ecris ».

Sur la respiration.

« Sur la respiration ! — Ah, ah, ah ! tu
» ne t'attendois pas à celui-là, hem ? C'est
» un véritable don gratuit que mon impôt ;
» car enfin celui qui ne voudra pas res-
» pirer, ne paiera rien.

» Mais il me semble, mon oncle, que
» vous êtes déjà en contradiction avec vous-
» même. — Allons donc, cela se pourroit
» au plus, si j'avois fait dix mille et quel-
» ques lois. — Vous dites, dans un article,
» que personne n'aura rien en propre, et
» maintenant vous demandez des sacrifices.
» — Ah, sacredieu, tu as raison : il n'est
» pas si aisé d'être législateur, et je suis
» étonné que tant de gens s'en mêlent.
» Tâchons d'accoucher d'un petit article
» supplémentaire que tu saveteras, avec
» le reste, du mieux que tu pourras ».

Article supplémentaire.

Le gouvernement s'obligeant à fournir à tous le nécessaire et le superflu, l'or et les bijoux seront emmagasinés, et chaque lot marqué du nom du propriétaire, qui sera maître de le retirer quand il voudra aller vivre ailleurs.

« L'article est bien, pas vrai ? — Ah, » encore un peu incohérent avec l'autre. » — Va, va, nos gens n'y regarderont » pas de si près. Voyons maintenant les » articles réglementaires ; ceci exige du » développement ».

Des expéditions.

Si vous voulez que le grand régulateur vous entretienne, vous nourrisse, et vous enivre de vin et d'amour, il faut lui en faciliter les moyens.

« Vois-tu ! je fais aussi des préambules, » moi ».

Trois cents hommes seront constamment en course, et seront remplacés, au retour, par trois cents autres.

Ils iront prendre chez les autres ce qui manquera chez nous.

De la force armée.

Il y aura tous les jours cent trente hommes de garde.

Quatre-vingt-dix seront employés à la garde de ma personne et des forts. Le reste fera des patrouilles, et veillera à ce que nos esclaves ne coupent pas les oreilles ou mieux que cela, à ceux de nos messieurs qui seront tombés sous les tables et sous les bancs.

A cet effet, chaque homme de garde sera tenu de conserver sa raison, et pour cela il ne lui sera alloué qu'une bouteille de vin pour ses vingt-quatre heures.

Mais comme il n'est pas de sacrifice qui ne mérite une indemnité, la garde descendante vivra à discrétion pendant les deux jours suivans.

De la répartition des esclaves.

Des gens comme nous ne devant rien faire, tous les travaux publics et domestiques seront à la charge des esclaves.

Le grand régulateur en aura quatre pour son service particulier, l'amiral trois, chaque officier deux. Il en sera attaché un à six soldats ou matelots.

Soixante-dix entretiendront les forts, les

armes, déblaieront, arroseront les rues, et, pour se reposer, feront la chasse aux maringouins.

Les quarante restant feront la cuisine, mal d'abord, et bien au bout de quelques jours, parce qu'ils seront battus jusqu'à ce que leurs ragoûts soient mangeables.

Comme il n'est pas de bon gouvernement sans économie, et qu'il faut en même tems que les esclaves vivent pour continuer à servir, il leur sera accordé une demi-livre de biscuit par jour, une heure pour pêcher ou chercher des coquillages, et l'eau de la rivière, tant qu'elle en pourra fournir.

« Ceci me conduit naturellement à » traiter de la bonne chère, qui n'est pas » l'article le moins important pour moi ».

De la table.

Le grand régulateur sera servi dans son palais, et comme il doit représenter, et traiter souvent ses hauts officiers, ses rations solides et liquides ne sont pas fixées.

L'amiral aura par jour trois livres de bœuf, trois livres de porc, la moitié d'un mouton, six livres de pain, douze bouteilles de vin et deux de rhum.

Les capitaines auront moitié de cette ration.

Les autres officiers, le tiers.

Les soldats et matelots auront deux livres de viande, deux livres de pain, deux bouteilles de vin et une demi-bouteille de rhum.

On se rassemblera, au son de la cloche, dans les maisons indiquées pour les repas, selon le grade de chacun, et on sera exact, parce qu'on n'attendra personne.

Les dames mangeront chez elles, parce qu'il est bon qu'on les trouve à toute heure.

Des cafés et estaminnts.

Après le dîner, ira prendre du café qui voudra, et autant qu'il en voudra.

Deux fois par décade, il sera délivré pour les estaminets huit pièces de vin de deux cents pots, qui seront bus dans le jour par les matelots et soldats qui voudront s'amuser honnêtement. Ils y trouveront des pipes et du tabac, et pourront en emporter ce qu'ils jugeront nécessaire à leur consommation.

Les officiers qui ne seront pas de service, pourront s'enivrer tous les jours dans un estaminet qui ne sera ouvert que pour eux.

Des vêtemens.

Quiconque aura son habit usé, en ira prendre un neuf au magasin.

Quiconque

Quiconque aura une chemise sale, l'ira troquer contre une blanche.

Comme il n'est pas de bon gouvernement qui ne cherche à tout utiliser, les habits et le linge seront faits, raccommodés et blanchis par les nourrices et celles de nos dames dont la société ne se souciera plus.

De la population.

Le mariage étant insupportable où il est indissoluble, et ne signifiant rien où le divorce est admis, on ne se mariera pas du tout.

Mais comme il faut des enfans pour perpétuer une colonie, et qu'il est très-amusant d'en faire quand on n'en est pas chargé, on en fera tant qu'on pourra, et les mères seules en auront soin, selon la destination que leur a donnée la nature.

La nature les destinant également pour l'homme, ces dames n'en pourront refuser aucun. Mais pour le maintien des mœurs publiques, et afin d'éviter tout conflit, le premier qui entrera chez une femme, accrochera son bonnet en dehors de la porte; ce qui voudra dire à celui qui surviendroit: Passez à un autre numéro.

La foiblesse paternelle étant contraire aux progrès des enfans, les nôtres se dé-

velopperont de bonne heure, parce qu'aucun ne connoitra son père.

Aussi dès l'âge de dix ans les garçons seront mousses ou tambours.

Dès l'âge de huit ans les filles sauront faire des mines et jouer de la prunelle, et à quinze ans on en fera de petites mamans.

Ceux qui violeront un des articles de la présente constitution, librement acceptée, seront déportés sur les côtes du Chili, et leur or et leurs bijoux confisqués au profit du grand régulateur.

Après avoir fini de me dicter cette admirable production, mon oncle, enchanté de lui-même, fit battre la générale, rassembla toute l'armée, me fit hisser au haut d'un palmier, pour qu'on m'entendît de plus loin, et m'ordonna de lire à haute et intelligible voix. Je tirai mon cahier de ma poche, je criai à tue-tête, et je ne dus être entendu que de la très-foible partie de mon auditoire : *Aures habent, et non audient*.... Au reste, qu'on ait entendu ou non, qu'on ait compris ou non, la constitution de mon oncle fut reçue à l'unanimité, parce qu'elle convenoit à beaucoup, que le mode de gouvernement étoit in-

différent au plus grand nombre, et que les autres n'auroient rien gagné à dire : *Non*.

CHAPITRE VII.

Désastres.

Les choses allèrent assez bien pendant quelques mois. On crevoit des esclaves qu'on remplaça facilement ; on exerçoit si vivement et si continuellement les dames, qu'il en mourut vingt des plus jolies, parce que les plus jolies étoient les plus exercées ; on buvoit du matin au soir, ou on chassoit, ou on se baignoit, ou on jouoit à la boule, ou au ballon, ou on fumoit, ou on dormoit : c'étoit charmant.

Tout annonçoit que cette vie délicieuse dureroit. L'*Hirondelle*, toujours en mer, et volant sur la surface de l'eau, évitoit ou atteignoit les meilleurs voiliers, à son choix. Les magasins regorgeoient, l'abondance étoit par-tout, et tant que les anglais et les espagnols prendroient la peine de cultiver la terre, il ne paroissoit pas possible que la colonie manquât de rien.

Pour moi, dont les goûts différoient singulièrement de ceux de ces messieurs, et qui évitois toute communication trop

directe avec eux, je m'étois fait une jolie habitation vers la source de la rivière. Ma maisonnette, ornée de mille jolis petits riens que j'avois trouvés à bord des différentes prises, étoit adossée à un rocher couronné de verdure ; en avant, j'avois un bocage frais, que la nature sembloit avoir fait croître pour moi. Je n'avois eu qu'une cinquantaine d'arbustes à arracher pour pratiquer des allées couvertes et solitaires ; au bout de mon bosquet, couloit la rivière, étroite, peu profonde et limpide ; des poissons des plus délicats de la mer du sud, remontoient jusqu'à ma porte, et venoient mourir dans les bras de ma jolie petite sœur. Avec des semences d'Europe, j'avois fait un potager d'un côté de mon bocage, un parterre de l'autre ; et dans mes jardins, sur le bord de l'eau, dans mon petit bois, dans ma maisonnette, je trouvois Léonore qui embellissoit tout, et qui vivoit cachée à tous les yeux.

J'avois été aidé dans mes exploitations par les deux esclaves qu'on m'avoit donnés. L'un étoit peintre, l'autre médecin, par conséquent incapables de supporter des travaux violens ; mais je les ménageois, je les encourageois, je partageois avec eux mes rations, plus que suffisantes pour ma compagne et moi ; elle les

consoloit, elle leur accordoit ces soins délicats, ces attentions fines, seuls moyens d'un sexe foible, qu'ils finissent par rendre le plus fort : Léonore enfin acheva d'en faire nos amis, et n'en a pas qui veut.

J'avois trouvé et accumulé des trésors qui n'avoient tenté que moi. Des instrumens de musique, de mathématiques, de bons livres, cent choses utiles aux arts, avoient été jetés sur la plage. Je les recueillois soigneusement, et on rioit du cas que je paroissois en faire : c'est avec ces ressources que nous charmions nos loisirs. Le peintre, naturellement gai, avoit retrouvé sa belle humeur; le médecin, grave comme un médecin, parloit toujours raison, et la raison plaît, assaisonnée d'un grain de folie. En riant avec le peintre, en raisonnant avec le docteur, en caressant ma Léonore, je m'occupois du bien-être et de l'agrément de tous. J'en étois aimé et béni : je ne désirois pas d'autre sort.

Mais l'*Hirondelle*, à force de prendre, prit bientôt moins, et bientôt ne prit rien.

Mais le gaspillage épuisa en peu de tems les provisions qui étoient dans l'île.

Mais quelques-unes des dames qui remplacèrent les défuntes, apportèrent certaine incommodité qui circula en peu de tems, et qui donna de l'occupation et de l'importance à mon docteur.

Mais la disette et la maladie donnent de l'humeur.

Mais l'humeur porte à faire des sottises.

Mais quand les sottises sont d'une certaine force, elles violent le contrat social.

Mais mon oncle, qui tenoit à l'article des confiscations, déportoit exactement les coupables.

Mais enfin on se mit en insurrection ouverte contre lui.

Quand les ressorts d'un gouvernement, bon ou mauvais, sont rompus, il se forme autant de partis qu'il y a d'intérêts différens.

Quand aucun des partis n'entend raison, tous crient à la fois.

Quand ils ne persuadent pas avec des cris, ils entrent en fureur.

Quand ils sont en fureur, ils prennent les armes.

Quand ils ont pris les armes, ils se battent.

Quand enfin ils voient que le sang répandu n'améliore pas leur sort, ils se rapprochent, ils s'accordent : autant vaudroit commencer par-là.

On se battit toute une journée à Fernandès : cent cinquante hommes furent tués ou blessés, sans que personne sût bien précisément pourquoi. Vingt fois je

m'étois jeté au milieu des combattans, vingt fois j'avois fait l'orateur, et épuisé tous les lieux communs sans y rien gagner. Le soir on eut faim ; il n'y avoit pas de quoi souper, et je glissai encore mon mot: « Ce n'est pas en se tuant qu'on fait tour- » ner la broche ». Ce mot fit tomber les armes des mains ; on se demanda pardon, on s'embrassa, on s'embrassa encore, on se réconcilia. Mon oncle, excédé de fatigue et couvert de blessures, me consulta modestement sur ce qu'il falloit faire, et parla, pour la première fois, au nom de la société. « Ce soir, répondis-je, il faut s'aller » coucher ; qui dort soupe, et demain » nous verrons ». On me crut, on se sépara, et je regagnai ma maisonnette.

J'avois travaillé, et j'en reçus le prix. Des petits pois et des haricots verts préparés par Léonore, un melon cueilli par elle, réparèrent mes forces. Nous soupâmes, nous dormîmes assez bien pour des gens qui avoient l'esprit agité, et le lendemain, au point du jour, je me rendis devant le palais du grand régulateur, qui avoit tout dérèglé, et qui ne régloit plus rien.

Tous ceux qui pouvoient se soutenir, se rassemblèrent autour de moi : je les menai à la maisonnette, je leur fis voir mon jardin. « Si vous aviez fait comme

» moi, leur dis-je, vous auriez soupé » hier, et vous déjeûneriez aujourd'hui. » L'homme est né pour travailler ; voilà » qui le prouve. Voyons maintenant à » vous tirer d'embarras. Vous êtes environ » six cents : prenez vos fusils, formez une » ligne qui coupe l'île sur sa largeur; avan- » çons en chassant, tuons ce qui reste » de ces chèvres dont vous ne preniez » que la peau, et dont la viande va » vous paroître délicieuse. Qu'on en fasse » cuire trente ou quarante pour le besoin » du moment; qu'on sale le reste, qu'on » s'embarque, qu'on fasse une dernière » tentative sur le Chili : puisque vous » voulez vivre indépendans, transportez » ce que vous aurez pris, aux îles Galapes, » dont le sol est excellent; cultivez-le, et, » en attendant que tout cela soit fait, » mangez de la chèvre, et buvez de l'eau. » Noé en buvoit aussi avant qu'il s'avisât » de planter la vigne ».

Il n'y avoit pas de réplique à cela, aussi ne répliqua-t-on rien. On partit pour cette battue générale qui rendit beaucoup au-delà de ce que j'avois espéré : on ne chercha pas les cuisiniers anglais. Les uns écorchoient le bétail, d'autres le mettoient en pièces ; ceux-ci allumoient des feux ; ceux-là couroient prendre des chaudieres, du sel, du piment. Deux heures

après, ces messieurs qui, trois jours avant, ne vouloient du mouton que les gigots, à qui il falloit tous les jours du pain frais, des vins de Canarie, ou de Madère, déchirèrent à belles dents ces chèvres dont l'idée seule leur soulevoit le cœur, et furent trop heureux d'aller se désaltérer à la rivière.

J'avois pensé la veille à faire, dans cette rivière, ce que je venois de faire dans les montagnes ; mais on ne s'étoit pas donné la peine d'arranger un filet : on n'avoit que quelques lignes, et la pêche n'eût rien rendu.

Le jour suivant, on sala sept cents chèvres, ou environ ; on emplit des futailles d'eau, hélas ! rien que d'eau ; on embarqua les provisions avec cinq cents hommes sur la *Liberté* et l'*Hirondelle* ; on en laissa cent pour défendre l'île d'un coup de main ; on renvoya sur le *Phénix* les esclaves qui pouvoient se soulever et se venger ; on garda les femmes en santé pour soigner les malades et les blessés, dont le nombre étoit effrayant ; on mit sur tous les forts des chapeaux et des bonnets fichés sur des bâtons, pour ôter à l'ennemi, s'il se présentoit, la connoissance de notre foiblesse ; les équipages des deux vaisseaux nous promirent solennellement de nous venir prendre pour nous porter aux îles

Galapes : pour gages de leur sincérité, ils nous laissèrent leur part des richesses déposées dans les magasins ; enfin ils partirent sous les ordres de Duboc, qui n'avoit pas encore commandé en chef, et qui brûloit de se signaler.

Mon oncle blessé, se désoloit de n'être pas à la tête de l'expédition ; j'étois attristé du départ de mon médecin et de mon peintre ; Léonore s'attristoit de me voir triste ; nos malades n'étoient pas plus gais ; nos cent hommes d'armes avoient l'air sombre et préoccupé ; les femmes soupiroient, les unes de ce qui leur étoit arrivé, les autres de ce qui ne leur arrivoit plus : l'île étoit rembrunie comme la salle de Phantasmagorie de Robertson.

Je trouvai pourtant le moyen d'éclaircir petit-à-petit les visages, et de dissiper le découragement : j'avois perdu mon cher docteur, et je me retrouvai le médecin en chef de la colonie. Je suivis les erremens de mon ami, et, ce qui produisit autant d'effet que les médicamens, j'établis une sorte d'abondance dans la colonie. Je fis faire des filets par les femmes, par la mienne, par ceux de nos soldats à qui j'inspirois insensiblement le goût du travail. On eut du poisson en quantité ; on en eut de mer et d'eau douce : à la vérité, on manquoit d'assaisonnement, mais l'appétit

est le meilleur de tous. A la pointe méridionale de l'île, nos pêcheurs trouvèrent quelques tortues ; dès-lors mes malades eurent du bouillon, et on connoît la vertu de celui de tortue pour la maladie que je traitois. Un régime doux, une vie frugale opérèrent des prodiges ; on guérissoit rapidement. Mes raisonnemens de tout genre étoient écoutés, et mes conseils suivis. On défricha le peu de terrein qui étoit susceptible de produire ; je donnois des graines, je dirigeois les travaux, et quarante à cinquante jardins se formèrent sous mes yeux. L'occupation ramenoit la gaîté, et adoucissoit des mœurs féroces. On se rassembloit tous les soirs ; on s'amusoit sans emportement et sans aigreur ; on revenoit aux jouissances de la nature ; on m'entendoit avec plaisir peindre les douceurs d'une union chaste, et les charmes de la paternité. Les jeunes gens trouvoient le bonheur présent dans mes tableaux ; les hommes mûrs y devinoient des appuis pour leur vieillesse : tous regardoient Léonore, et son air décent et satisfait achevoit de persuader.

A la quantité de fonctions dont la raison seule m'avoit investi, je joignis bientôt celle du sacerdoce. Je ne prêchois pas de dogmes, je n'aurois parlé que le langage des hommes ; j'annonçois une morale sim-

ple et pure, et c'est à cela que se borne la révélation : nos cœurs ne vont pas plus loin. Mes efforts furent couronnés d'un succès flatteur ; je fis onze mariages. L'île n'étoit plus un repaire de brigands ; ses habitans, rendus à la sociabilité, devenoient des hommes estimables, et chacun étoit heureux, autant qu'on peut l'être quand on manque de plusieurs choses essentielles que l'estime de soi-même ne fait pas toujours oublier.

J'avois conçu le projet de nous réconcilier avec nos voisins, et d'acheter d'eux ce qui nous étoit nécessaire. Les richesses immenses que nous possédions, pouvoient déterminer l'ennemi à traiter ; et s'il préféroit la guerre, nous étions encore assez forts pour l'inquiéter.

Mon oncle avoit été forcé de convenir que sa constitution ne valoit pas le diable ; il avouoit que j'entendois mieux que lui l'art de gouverner ; mais il ajoutoit que je ne savois pas me battre : il falloit bien qu'il eût sur moi quelqu'avantage, et je lui laissois volontiers celui-là. Cependant comme le chien d'amour-propre perce toujours, il me contre-carroit souvent en législature, en morale, et même en médecine. Je défendois mes opinions, il s'emportoit ; je le laissois dire, il juroit ; je ne l'écoutois plus, car des juremens ne sont

pa

pas des raisons. Il me sembloit, à moi observateur, que la médecine ne doit tendre qu'à aider une nature affoiblie, que par-tout la morale est une et inaltérable, et que les meilleures lois ne sont pas les plus sages, mais celles qui conviennent le mieux au peuple à qui on les destine. Une première, mais terrible attaque de goutte confina mon critique dans son hamac, et me laissa la liberté d'opérer tout le bien que je pourrois faire.

Il y avoit trois mois que nos compagnons étoient partis ; nous ne comptions plus les revoir. Personne ne disoit clairement ce qu'il en pensoit, mais je crois qu'au fond chacun en étoit bien-aise. La saison étoit favorable, et je pensai sérieusement à députer plusieurs de nos gens vers le gouverneur du Chili : je choisis les plus modérés et les plus intelligens ; je fis équiper la plus grande des chaloupes, et j'écrivis au gouverneur une lettre que je crus propre à calmer les ressentimens. Mes ambassadeurs alloient partir, lorsqu'une flotte de huit à neuf voiles parut à la vue de l'île. On courut aux armes, on se mit en défense ; mon oncle se fit porter, dans un fauteuil, sur le fort Thomasseau. J'étois né pour tout faire, et ce jour-là je fis l'aide-de-camp : je portois par-tout les ordres, que le général me donnoit avec

son sang-froid ordinaire. Il éprouva enfin que des hommes mariés sont plus braves que d'autres, quand ils aiment leurs femmes, et qu'ils tremblent pour elles : mes onze maris ne parloient de rien moins que de faire sauter l'île, plutôt que de se rendre. Fort heureusement on ne fut pas contraint d'en venir à cette extrémité ; on reconnut la *Liberté* et l'*Hirondelle* ; on rit du danger imaginaire et des préparatifs de défense : on mit armes bas, et on fut recevoir l'amiral Duboc, qui entroit à pleines voiles dans la rivière.

Ce drôle-là étoit vraiment né avec des qualités ; il s'étoit formé sous mon oncle : il avoit voulu surpasser, dans une seule expédition, ce que son chef avoit fait dans toute sa vie, et il avoit réussi. Il revenoit avec six grands vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions ; il avoit augmenté l'armée de six cents français délivrés en différens lieux, et il apportoit cinq millions en or : voilà en dix lignes le journal de son expédition.

« Abordé de nuit à Valparayso ; sur-
» pris les habitans : tout passé au fil de
» l'épée.

» Marché de suite sur St-Jago ; ren-
» contré et pris sur la route cinq millions
» qu'on alloit embarquer pour Quito.

» Chargé des vivres et des vins en ren-

» trant à Valparayso ; pris dans le port
» deux vaisseaux sur leur lest.

» Doublé la terre de Feu ; rentré dans
» l'océan méridional ; fait trois descentes
» au Brésil ; chargé les vaisseaux pris à
» Valparayso ; délivré soixante français.

» Remonté vers les Antilles ; forcé Saint-
» Eustache ; délivré cent cinquante fran-
» çais ; pris deux vaisseaux chargés de
» comestibles, arrivant d'Europe.

» Attaqué Saint-Vincent ; emporté l'île
» après huit jours de siége régulier ; dé-
» livré trois cents quatre-vingt-dix français ;
» chargé autant que possible quatre vais-
» seaux trouvés dans le port de Boucama ;
» deux ont coulé bas au retour.

» Revenu enfin, après trois mois de
» course, vainqueur des espagnols, des
» portugais, des hollandais et des anglais ».

La lecture de ce journal fit faire à mon oncle une grimace qu'il s'efforça en vain de cacher Il regarda Duboc d'un air sévère : « Amiral, lui dit-il, vous avez opéré
» en brave et habile homme ; mais votre
» mission ne s'etendoit pas plus loin que
» le Chili, où vous deviez prendre des
» vivres. Vous avez exposé à mourir de
» faim ceux qui vous attendoient ici, pen-
» dant que vous couriez la prétentaine, et
» je vous destitue. Destituer un homme
» comme moi, reprit Duboc en fureur !

» Destituer un homme comme lui, reprit » tout son monde » ! Et l'anarchie qu'avoit causée la disette, fut ramenée par l'abondance. Plus d'ordre, plus de subordination. On proposoit tout haut de déporter mon oncle, ou de lui faire pis. J'avois mes bons colons sur qui je pouvois compter, mais ils formoient une très-petite minorité : je ne savois pas trop me battre, comme me l'avoit bien dit Thomas, et sa goutte l'empêchoit de se mettre à leur tête.

Cependant le tumulte alloit toujours croissant ; l'outrage étoit au comble. Il ne restoit rien à mon oncle de sa considération, ni de son autorité : il n'étoit plus qu'un vil envieux qu'il falloit immoler. Ainsi périrent les Gracches, au sein de la plus grande popularité ; ainsi périt Mazaniel, des mains du peuple même qui l'avoit adoré ; ainsi finira celui qui doit à des orages un moment de faveur, qui finit avec eux.

Le moment de mon oncle n'étoit pas arrivé encore. La goutte ne lui avoit ôté ni le courage, ni la présence d'esprit : ce fut ce qui le sauva. Il demanda la parole ; elle lui fut refusée. Nos colons, répandus dans la foule, et jusqu'alors spectateurs de la scène, s'écrièrent qu'on ne pouvoit se dispenser d'entendre Thomas : ils crièrent tant, qu'enfin les autres se turent.

« Jusqu'à ce que vous ayiez fait de nou-
» velles lois, dit mon oncle, je ne connois
» que celles que vous avez librement ac-
» ceptées. Y est-il dit que lorsqu'il sur-
» viendra une querelle, toute la colonie
» tombera sur celui qui aura le malheur de
» déplaire ? Il est dit que le différend sera
» vidé à coups de fusil : je défie l'amiral.
» S'il a fait ce qu'il dit, il acceptera en
» brave homme, et ne souffrira pas qu'on
» m'assassine comme un chien. Allons,
» sacredieu, acceptes-tu, amiral » ? Aussi-tôt le bouillant Duboc lui frappe dans la main en signe d'adhésion ; le champ est marqué ; les champions sont à quarante pas ; mon oncle charge son arme, assis dans son fauteuil, la jambe appuyée sur un tas de feuilles sèches : l'armée forme la haie des deux côtés des combattans.

Quel spectacle pour la multitude, que celui de deux autorités supérieures aux prises ! il en doit résulter un changement, et tout changement doit être un pas vers le mieux. . . . . Pauvres humains ! . . . . hélas ! . . . .

Les deux tiers des spectateurs font des vœux pour Duboc ; mes amis en forment pour mon oncle, et tous tombent d'accord de s'en tenir à l'issue du combat, et d'oublier absolument le passé.

Duboc étoit l'offensé, il tira le premier.

Son ressentiment, sa vivacité, lui permirent à peine d'ajuster : la balle siffla à l'oreille de mon oncle, qui ne fit pas le moindre mouvement. Il ajusta à son tour, il ajusta long-tems, mais il ajusta mieux. Il cassa une cuisse à l'amiral, qui tomba, mais sans manifester aucun signe de douleur.

On reporta mon oncle dans son palais, on le rétablit dans ses honneurs, on remit en vigueur sa pitoyable constitution. Tous les jardins existans furent foulés aux pieds, le grand sérail fut repeuplé, le gaspillage recommença, et mes colons, entraînés par l'exemple, se *démoralisèrent* en peu de tems.

Obligé moi-même de céder au torrent, je rongeois mon frein, mais je me tus. Je conduisis ma bonne petite sœur tout-à-fait à l'extrémité de l'île ; je rebâtis une maisonnette dans des rochers escarpés, aussi-bien que je pouvois bâtir seul. Où je trouvai quelques pouces de terre, je jetai au hasard quelques semences, incertain d'en recueillir les fruits. J'étois mal logé, assez mal nourri, quand la distance et mes travaux m'empêchoient d'aller prendre mes rations : mais j'avois mis Léonore en sureté. Une autre raison m'avoit déterminé à me retirer dans un lieu à-peu-près inaccessible.

En déchargeant les vaisseaux, en en-

tassant les denrées dans les magasins, en partageant les cinq millions, on avoit perdu de vue une femme qu'on avoit embarquée à Saint-Vincent avec quelques autres. Cette infortunée, digne d'un meilleur sort, s'étoit éloignée de ses ravisseurs ; elle avoit avancé dans l'île, et le hasard l'avoit conduite devant ma première habitation. Léonore étoit à sa porte ; les deux femmes se fixèrent : l'inconnue étoit belle comme un beau jour, modeste comme la vertu, et Léonore lui sourit. Ce sourire l'encouragea, elle entra ; le langage de ma petite bonne lui inspira de la confiance, elles se lièrent à l'instant.

Je rentrai, je vis la belle inconnue : elle ne me donna point d'amour, mais elle m'inspira le plus vif intérêt. Je lui proposai de la soustraire aux infamies qui lui étoient réservées : elle ne me remercia point, elle tomba à mes pieds.

Il est étonnant sans doute qu'elle eût échappé jusqu'alors aux affronts dont l'idée seule la faisoit frissonner. Les équipages de la *Liberté* et de l'*Hirondelle* avoient été répartis sur les huit vaisseaux ; ils étoient chargés au point qu'on avoit eu une peine infinie à les tenir sur l'eau, et le travail continuel auquel on étoit contraint, n'avoit pas permis de penser à autre chose.

Je la cachai au fond de ma cabane,

dans un réduit pratiqué sous la roche, et Léonore lui prodigua ses soins. Elle nous aima bientôt comme nous avoient aimés mon peintre et mon médecin, et elle nous confia ce qu'elle avoit soigneusement caché pendant la traversée, de peur qu'on ajoutât, s'il étoit possible, aux désagrémens de sa position. Elle étoit la femme de ce capitaine Hunter qui se battoit si bien, et que mon oncle estimoit tant. Une grande disproportion de fortune et de naissance avoit long-tems empêché leur union; mais enfin elle n'avoit écouté que l'amour, et elle avoit donné sa main sans l'aveu de ses parens. Hunter l'avoit conduite de la Jamaïque, où il l'avoit épousée, à Saint-Vincent, où demeuroit sa mère, auprès de qui il l'avoit mise. Elle avoit écrit à son père les lettres les plus soumises; il y répondoit enfin, et elle avoit l'espoir de le fléchir, lorsque Saint-Vincent fut attaqué et pris par nos gens.

Elle pleuroit en finissant son récit; nous pleurions en l'écoutant : la beauté malheureuse touche si aisément ! C'est pour elle en partie que j'avois transporté mon domicile dans un lieu où j'espérois qu'elle pourroit au moins respirer en liberté.

Nos gens ne s'écartoient jamais de la partie de l'île où régnoient la bonne chère

et la licence ; madame Hunter et Léonore se promenoient quelquefois sur la cime de nos rochers : insensiblement elles en contractèrent l'habitude, et nul objet encore ne leur avoit inspiré d'alarmes. Un jour, elles furent tout-à-coup frappées de l'aspect de deux hommes qui les observoient de la vallée. Madame Hunter rentra épouvantée, et je conçus le danger qui la menaçoit. Je sortis ; je vis les deux hommes qui s'éloignoient en se parlant avec chaleur, et en se tournant par fois de notre côté : je pris aussitôt mon parti. Je conduisis madame Hunter, par des détours, dans une grotte que j'avois reconnue précédemment à cinq cents pas de notre habitation : je l'engageai à n'en pas sortir. Je lui dis que je la viendrois prendre dès qu'il seroit nuit, et que je croyois avoir trouvé le moyen de la garantir de toute insulte.

Je n'étois pas trop sûr de mon fait. On m'avoit promis de ménager Léonore, et on l'avoit fait d'abord, parce qu'on avoit de quoi se satisfaire ailleurs. Les services que j'avois généralement rendus, m'avoient ensuite concilié les esprits ; notre éloignement et la retraite où vivoit la bonne petite sœur, assuroient notre tranquillité : mais il n'y avoit pas de traité qui assurât celle d'une seconde femme, belle surtout, la plus belle que j'aie vue de ma

vie. L'autorité de mon oncle pouvoit être méprisée : je n'avois pourtant de ressources qu'en lui.

CHAPITRE VIII.

Conclusion.

Une heure après que je fus rentré, une vingtaine de ces messieurs montèrent les degrés que j'avois grossièrement taillés dans le roc, pour arriver à mon habitation. Je crus reconnoître, parmi eux, ceux qui avoient vu madame Hunter : cependant je ne me déconcertai point; je leur fis accueil, et j'attendis qu'ils expliquassent le sujet de leur visite. Ils prirent pour prétexte le désir de voir ma nouvelle demeure, et, en louant ma persévérance, mon industrie, ils examinoient tout jusqu'au moindre coin. J'avoue qu'à la fin je n'étois pas à mon aise : Léonore fut plus fine que moi. Elle fit tomber adroitement la conversation sur les magasins de vêtemens; elle se plaignit du peu de soin qu'on en avoit : elle ajouta qu'elle avoit fait à cét égard des reproches très-vifs à une nourrice qui étoit venue le matin lui apporter du linge blanc. La ruse étoit heureuse ; elle produisit l'effet attendu : ces

messieurs se retirèrent assez honnêtement, et nous crûmes avoir détruit jusqu'à l'ombre du soupçon.

J'eus envie alors de ramener madame Hunter chez moi, et de l'y tenir cachée ; mais je pensai à ce que ce genre de vie a de désagrémens. Il étoit possible d'ailleurs que nos gens reparussent un autre jour, et la surprissent : toutes réflexions faites, je revins à mon premier plan. Vers minuit, j'allai prendre l'infortunée, et je la conduisis chez mon oncle : il étoit guéri de sa goutte, et il buvoit gaîment avec deux hommes de sa garde. « Ah, la belle femme, » s'écrièrent ceux-ci ! eh, d'où diable sort-» elle » ? madame Hunter frémit. « Vous » avez fait de belles actions, dis-je à mon » oncle, et je viens vous offrir un moyen » d'effacer celles qui ne vous font pas » d'honneur. — Pas de phrases, monsieur » le philosophe : voyons, de quoi s'agit-il? » — De protéger, de secourir madame. » — Hé, que me fait madame, à moi ? » Es-tu encore amoureux de celle-ci ? — Je » l'honore, je la respecte, et vous parta-» gerez ces sentimens, quand je vous » l'aurai nommée : vous voyez madame » Hunter. — Madame Hunter ! brave hom-» me, son mari. Je lui ai sauvé la vie : que » veux-tu que je sauve à la femme ? — » L'honneur ».

La touchante créature se jeta aux pieds de mon oncle ; elle fit le récit de ses malheurs avec tant de chaleur et de grace, que Thomas, penché vers elle, l'œil mouillé, ne pensoit pas à la relever : elle avoit cessé de parler, il écoutoit encore. « Sacredieu, madame, vous me rappelez » une lady que j'ai connue aussi malheu- » reuse que vous, et à qui j'ai rendu quel- » ques petits services. — Je ne connois » que ma mère, monsieur, dont les an- » ciennes infortunes soient comparables » aux miennes. — Son nom? — Lady Sey- » mour. — Lady Seymour ! vous êtes la » fille de lady Seymour, la femme de » Hunter ! Corbleu ! tant qu'il restera une » goutte de sang à Thomas, personne ne » portera sur vous une main profane ; je » le jure par mon sabre... par votre mère ».

Thomas m'embrassoit, me remercioit ; il offroit à madame Hunter son palais, la souveraineté de l'île ; elle bornoit ses vœux à en sortir; les deux soldats murmuroient, et je n'étois pas rassuré encore.

Dans l'incertitude qui m'agitoit, je saisis le moment où mon oncle étoit attendri : je lui proposai un parti qui arrangeoit tout, à l'instant, à notre satisfaction commune. J'avois cent mille écus, mon oncle avoit près d'un million ; la résistance que lui avoit opposée Duboc, étoit d'un exemple dangereux,

dangereux, et il n'étoit pas à présumer qu'il ajoutât désormais à sa fortune par la voie des confiscations : il ne devoit donc désirer que de jouir de celle qu'il avoit acquise. Je le pressai de quitter l'île avec moi, Léonore, et madame Hunter ; de faire, du salut de cette dernière, la condition positive sous laquelle il abandonneroit le commandement à Duboc : je le flattai enfin de l'espoir de se rétablir dans l'opinion des honnêtes gens, en rendant une femme à son mari, une fille à sa mère. Mon oncle accéda à toutes ces propositions ; il envoya chercher l'amiral ; madame Hunter sourit pour la première fois, et je courus dire à ma bonne petite de se préparer au départ.

Les extrêmes se touchent, je l'ai déjà dit. Madame Hunter, Léonore et moi, nous étions au comble de la joie, et une scène horrible se préparoit. Ceux de nos gens qui étoient venus chez moi, ne s'en étoient pas tenus à ce que leur avoit dit la petite sœur : ils avoient été au magasin, et le résultat de leurs informations fut qu'aucune femme n'avoit porté de linge à Léonore. Au point du jour, ils se répandirent dans les différentes habitations, et travaillèrent des esprits trop faciles à échauffer. De leur côté les deux soldats, épris des charmes de madame Hunter,

les vantoient par-tout, et indiquèrent le lieu de sa retraite. La foule, indignée de ce que le chef lui-même violoit la constitution, se porta devant sa maison : ils demandèrent à grands cris la femme qu'on leur déroboit. J'étois près d'elle alors ; elle tomba mourante dans mes bras. Mon oncle ne prit point ses armes : à quoi lui eussent-elles servi ? il se jeta en avant de madame Hunter, les bras étendus vers ces énergumènes, priant, caressant, menaçant tour-à-tour. Les accens de la fureur et d'une passion effrénée furent la seule réponse qu'il obtint. « Vous voulez qu'elle meure
» de l'excès, de la multiplicité des infa-
» mies : eh bien, sacredieu, elle mourra
» pure, et je mourrai avec elle, puisque
» je ne peux la sauver ». Il saute sur ses pistolets ; il met un des canons dans sa bouche ; il s'avance sur madame Hunter le second pistolet levé ; les deux coups vont partir à la fois... « Aux armes ! laissez
» cette femme ! aux armes ! répètent mille
» voix en dehors de la maison ». La multitude s'écoule, la porte est libre ; je sors. deux vaisseaux de guerre, quatre frégates six galiotes à bombes. Ce n'est pas une illusion, cette fois : les pavillons anglais et espagnols flottent de toutes parts, madame Hunter respire, les brigands l'oublient, et pensent à se défendre.

Revenons à milord Seymour, que nous avons oublié depuis long-tems. Il s'étoit retiré, avec sa jeune épouse, à Bruxelles, lorsque Fanny quitta si brusquement mon oncle blessé à Dunkerque. Fait pour plaire à tous ceux qu'il approchoit, il plut au gouverneur des Pays-Bas. On n'aime pas les femmes avec passion, sans aimer un peu la gloire : Seymour ne vouloit point passer sa jeunesse dans l'obscurité. Il obtint du service dans les troupes impériales ; il se fit un nom dans la guerre d'Hanovre, et son père, vaincu par sa constance, séduit par l'éclat de sa réputation, finit, comme tous les pères, par pardonner. Seymour repassa en Angleterre ; milord Chattam lui donna un régiment : il se distingua à la bataille de Minden, et monta rapidement aux grades supérieurs. Il n'avoit pas d'enfans : le bon Thompson demandoit tous les jours au ciel de se voir renaître encore, et ses vœux furent exaucés. Après quinze ans de l'union la plus heureuse, le bonheur de Fanny s'accrut par la naissance d'une fille. Le roi voulut ajouter ses faveurs à celles de la nature : Seymour fut nommé au gouvernement de la Jamaïque.

Les deux époux commençoient à vieillir, mais la jeune lady leur rappeloit les graces de leur jeunesse. Elle avoit apporté, en

naissant, cette disposition à aimer qui avoit troublé la première moitié de la vie de ses parens : Hunter lui plut. Il n'étoit pas qualifié, sa fortune étoit modique ; mais il avoit l'estime de l'armée navale. Lucy exprima ses désirs à son père, et son père oublia qu'il avoit été jeune et amoureux. Il étoit à l'âge où on considère comme des illusions tout ce qui n'est pas richesses ou grandeurs, et il condamna le choix de sa fille. Sa fille déposa ses larmes dans le sein de sa mère. Fanny ne lui donna aucun conseil, mais elle lui conta comment elle s'étoit mariée. Faire cet aveu à sa fille, c'étoit l'autoriser indirectement à l'imiter, et la jeune personne l'imita.

Seymour fut outré de son mariage, et de sa fuite à Saint-Vincent ; mais il avoit des entrailles. Lucy lui écrivoit souvent ; sa mère opposoit sans cesse la modération à l'emportement, les prières à l'opiniâtreté. Chaque jour Seymour foiblissoit ; il pensoit sans répugnance à faire pour sa fille ce que son père avoit fait pour lui : il étoit prêt à se rendre, lorsque Hunter débarque à la Jamaïque, vient se jeter à ses pieds, et lui apprend, avec les accens du désespoir, l'enlèvement de sa femme.

Le même coup les frappoit tous deux, il les rapprocha à l'instant. Le passé disparut devant les craintes qu'inspiroit l'a-

venir : on ne pensa qu'à délivrer la jeune femme.

Toutes les colonies des puissances alliées se plaignoient depuis long tems du brigandage que les corsaires français exerçoient impunément sur toutes les côtes. On avoit souvent proposé de faire, à frais communs, un armement assez considérable pour purger tout-à-fait les mers d'Amérique ; mais il falloit le concours du gouverneur de la Jamaïque : les forces réunies de cette puissante colonie pouvoient seules assurer le succès. Jusqu'alors Seymour avoit refusé de dégarnir son île, parce que les français de Saint-Domingue et de la Martinique pourroient profiter de son état de dénûment pour l'attaquer ; le danger de sa fille l'emporta sur toutes les considérations : l'expédition fut résolue. Les portugais, les espagnols, les hollandais donnèrent ce qu'ils purent rassembler d'hommes et de munitions : Seymour fit le reste.

Il monta lui-même sur la flotte, impatient de combattre et de punir un homme dont il avoit entendu vanter le courage, et qu'il étoit loin de soupçonner d'être ce même Thomas à qui Fanny devoit tant. Il prit à la Barbade plusieurs de ces prisonniers anglais que nous avions relâchés, qui, connoissant nos forces et les localités, devoient lui servir de guides. Il se

proposoit de commander les troupes de débarquement : Hunter faisoit les fonctions d'amiral.

Mon bon médecin s'étoit empressé de se faire admettre au nombre de ceux qu'on embarqua à la Barbade : Seymour et Hunter avoient juré de tout exterminer dans notre île, et mon docteur m'aimoit sincèrement. Il s'attacha, pendant la traversée, à gagner les bonnes graces de milord ; il lui peignit sous des couleurs si favorables mon humanité, ma douceur, les services que je lui avois rendus, que j'étois seul excepté de la proscription générale, quand la flotte mouilla devant l'île.

Hunter et Seymour vouloient attaquer à l'instant. Mon docteur sentit bien que, si nous étions forcés l'épée à la main, il n'y auroit de quartier pour personne : en effet, comment veiller sur la vie d'un seul homme confondu avec quinze cents autres ? Il parla, il raisonna, il pressa : ses raisonnemens et ses prières ne pouvoient rien sur l'impatience, l'indignation d'un père, et la jalouse fureur d'un époux. Le médecin alors les attaqua avec leurs propres armes. « Il n'est rien, leur dit-il, dont ces gens-là » ne soient capables. Qui vous répond qu'ils » ne détourneront point vos coups en y » exposant madame Hunter la première ? » Qui sait si, prévoyant l'instant de leur

» destruction, ils ne vengeront pas leur
» mort dans son sang? C'est pour elle particulièrement que vous avez pris les armes, et, pour la délivrer sûrement, il faut négocier ». Seymour et Hunter trouvoient indigne d'eux de traiter avec des ennemis du droit public et particulier; mais ils trembloient pour ce qu'ils avoient de plus cher, et la crainte prévalut sur la répugnance. Le médecin fut député vers nous pour proposer la capitulation.

Son premier soin fut de venir embrasser celui qu'il appeloit son bon maître, et il me dit que je ne le quitterois plus. Mon oncle, grossier, brutal, intempérant, avoit le meilleur cœur, il m'aimoit, et j'étois incapable de l'abandonner. Je répondis à mon ami que la reconnoissance et l'honneur m'empêchoient d'accepter ses offres, à moins qu'elles ne fussent communes à mon oncle et à moi. Il m'assura qu'il ne pouvoit rien de particulier pour lui : je répliquai, en soupirant, que mon sort étoit inséparable du sien.

Le docteur me quitta les larmes aux yeux, et se présenta devant nos chefs assemblés. « Je viens, leur dit-il, vous
» offrir la vie, et c'est tout ce que je puis
» vous offrir. Et nos richesses, interrompit
» Thomas? — Ceux que vous avez dé-
» pouillés sont là, déterminés à les re-

» prendre. Nous les avons acquises au » prix de notre sang, poursuivit mon » oncle; nous les conserverons de même; » allez dire à ceux qui vous envoient, que » des gens comme nous se battent, et ne » capitulent jamais. Bravo, Thomas! bra- » vo, cria toute l'armée ». Et chacun se rendit à son poste.

« Viens avec moi, docteur, dit mon » oncle à mon ami ». Il le mena chez lui, le fit asseoir, et le força de trinquer avec lui. « Ecoute, poursuivit-il, je viens de » faire le général, et sacrebleu, je le » ferai jusqu'au bout; mais je suis bien- » aise de faire l'homme un moment: cela » repose. Approchez, madame ». La fille de Seymour vint. « Tous nos gens sont » occupés; outrés de votre départ, ils » m'assassineront peut-être: mais je m'en » f....... Profitez du moment, suivez le mé- » decin, retournez parmi les vôtres, et » qu'il leur dise que je vous rends à eux » toujours digne de leurs respects: dites » à Seymour qu'il m'en coûtera de me » battre contre lui; dites à Hunter, que » son beau-père et lui sont les hommes du » monde que j'aime le plus, et sacredieu, » je vais leur faire voir que je mérite leur » estime. Point de remercîmens: allez, » partez, et mettez-vous du coton dans les » oreilles ».

La recommandation n'étoit pas inutile. Deux heures après que madame Hunter eut embrassé son père et son époux, le feu commença de part et d'autre. Hunter et Seymour n'étoient plus excités que par la gloire; mais ce motif est suffisant pour de grands cœurs. Les deux braves anglais admiroient la bizarre générosité de mon oncle, mais ils prétendoient à l'honneur de vaincre l'homme jusqu'alors invincible: Seymour avoit à justifier les faveurs de son roi, et Hunter deux défaites à effacer. Pendant vingt-quatre heures, sept cents bouches à feu tirèrent des deux côtés sans interruption: notre île offroit à l'œil la surface d'un volcan. Le jour et la nuit s'écoulèrent sans autre perte pour nous, que cinquante hommes tués ou blessés par les bombes: les ennemis eurent une frégate totalement désemparée.

Le lendemain, la face des affaires changea. Les deux vaisseaux de ligne se portèrent à l'embouchure de la rivière, et attaquèrent nos vaisseaux de la Jamaïque qui en défendoient l'entrée. Thomas y courut aussitôt, et le combat devint terrible. L'artillerie des anglais étoit bien supérieure; mais elle étoit sur des masses mobiles, et une multitude de coups frappoient l'air, ou se perdoient dans l'eau. Nos deux vaisseaux étoient fixés sur quatre

ancres, et presque toutes nos volées portoient. A chaque instant, Thomas traversoit la rivière en chaloupe, ou à la nage, selon le moment; il alloit d'un bâtiment à l'autre, il donnoit ses ordres, il soutenoit les braves, il encourageoit les foibles : il y en a par-tout.

Hunter n'obtenoit pas de succès déterminés par la force; il employa la ruse : il fit tirer à boulets ramés sur nos cables, il ne fit plus tirer que sur eux, et il parvint à les couper tous. La marée montoit alors; nos deux vaisseaux rasés ne purent résister à la force de la barre, ils furent emportés dans l'intérieur de la rivière, et échouèrent sur ses bords : ils se trouvèrent tellement penchés, que l'un d'eux avoit une partie de sa quille à découvert. Ces deux postes cessèrent d'être tenables; Thomas en fit descendre tout son monde, et se hâta d'y mettre le feu : cette manœuvre nous donna le tems de respirer un moment.

Hunter ne voulut pas rétrograder. Il détacha toutes ses chaloupes pour éteindre le feu : ses vaisseaux pouvoient sauter avec les nôtres. Il entra dans la rivière, soutint ses travailleurs, et protégea la descente, qui se fit sans difficultés Les bâtimens légers débarquèrent derrière lui environ quatre mille soldats : c'étoit presque trois contre un. Ces différentes opérations pri-

rent trois heures au moins, et mon oncle en profita.

Il jugea que sa gloire et sa vie alloient dépendre du destin d'une bataille, et il fit tout pour la gagner. Il rangea treize cents hommes qui lui restoient, et appuya ses ailes à chacun de nos rochers, devenus des forts; il en fit descendre toutes les pièces qu'on ne pouvoit tourner du côté de l'ennemi; il en fit une forte batterie qu'il plaça à son centre: enfin il fit abattre les huttes de nos gens, et des pieux qui les formoient, il fit un retranchement tout le long de sa ligne.

Vous vous rappelez que ces forts étoient chacun à une extrémité de l'île, en la prenant sur sa largeur; elle n'étoit accessible que par la rivière: nous ne pouvions donc être tournés, et il étoit difficile qu'on nous battît de front. Nos magasins en tout genre, nos trésors étoient derrière nous.

Les ennemis s'avancèrent bravement, quoiqu'ils n'eussent pas de pièces de campagne, et que notre artillerie fît un grand ravage dans leurs rangs; ils perdirent plus de trois cents hommes avant d'arriver à la portée du mousquet: cependant, animés par Seymour et Hunter, ils approchoient en bon ordre de nos retranchemens, d'où il n'étoit pas parti un coup de fusil encore.

Une décharge générale, commandée à propos par Thomas, arrêta les plus intrépides. Les autres parurent déconcertés; ils répondirent cependant à notre feu; mais une seconde salve, d'un effet prodigieux, les débanda entièrement. Il falloit simplement recharger, et les attendre; ils se seroient rembarqués, ou ils seroient venus se faire tuer jusqu'au dernier devant nos retranchemens: la bataille étoit gagnée enfin, si nos gens eussent conservé leur sang-froid et obéi à leur chef. Mais ils crurent n'avoir plus qu'à poursuivre et à exterminer des fuyards; ils sortirent en désordre, la baïonnette en avant, et furent arrêtés à leur tour par mille anglais ralliés à deux cents pas, et formidables par leur discipline. A la droite des anglais se rallioient les espagnols. Les portugais et les hollandais coururent se reformer sur le terrein même que nous venions d'abandonner. Nos gens se trouvèrent enveloppés de toutes parts : ceux qui défendoient les forts ne pouvoient plus tirer, leurs coups eussent porté sur nous comme sur l'ennemi.

La fortune changea tout-à-fait en ce moment. Ce ne fut plus un combat, c'étoit un horrible massacre. Aucun des nôtres ne demanda quartier : tous vouloient mourir les armes à la main. L'intrépide Thomas, percé de coups, se défendoit toujours, et paroissoit

paroissoit encore redoutable. Seymour et Hunter le cherchoient, l'appeloient, conduits par le bon medecin, qui exposoit sa vie par attachement pour moi. Ils trouvèrent mon oncle, affoibli par la perte de son sang, un genou en terre, et pouvant à peine soutenir son sabre de ses deux mains. On alloit l'achever lorsqu'ils arrivèrent; il le vouloit, il appeloit la mort : ils le sauvèrent malgré lui. Pouvoient-ils moins pour un homme à qui chacun d'eux devoit une épouse?

Pour moi, au moment où nos gens sortirent des retranchemens, j'avois cru comme eux la bataille gagnée, et j'étois allé caresser, rassurer ma bonne petite sœur. Quelle fut ma surprise, lorsque je vis entrer chez moi les deux anglais et mon médecin, portant eux-mêmes mon oncle sans connoissance! Je leur demandai s'ils étoient prisonniers. « C'est vous qui le seriez, me » répondit Seymour, si vous étiez moins » estimable », et il me présenta la main.

Pendant qu'on détruisoit de fond en comble tous nos établissemens dans l'ile, qu'on faisoit sauter, à force de poudre, jusqu'aux rochers que nous avions transformés en citadelles, le bon médecin, Léonore et moi, nous donnions à mon pauvre oncle des soins bien affectueux et bien inutiles : aucune de ses blessures n'étoit mor-

telle par elle-même ; mais les excès avoient détruit en lui les sources de la vie. Il expira le second jour dans nos bras, et Seymour et Hunter regretèrent sincèrement un homme dont la valeur rachetoit les défauts.

Sa perte me fut très-sensible, et elle n'étoit pas la seule qui m'affligeât. Je m'étois flatté un moment de procurer à Léonore un sort digne d'elle, et il ne me restoit rien de cette immense fortune que nous possédions, mon oncle et moi : les vainqueurs la partageoit presque sous nos yeux, et la misère sembloit nous attendre pour nous punir d'avoir goûté une illusion passagère. Autre surprise ! la part de Seymour et de Hunter étoit à-peu-près égale à ce que nous avions perdu ; le docteur leur dit un mot et ils m'offrirent le tout avec une amabilité qui donnoit un nouveau prix au bienfait.

J'acceptai leurs offres et je m'embarquai avec eux pour la Jamaïque : j'y vis cette Fanny dont mon malheureux oncle m'avoit tant parlé. Elle n'étoit plus jolie, mais elle étoit belle encore. Elle avoit conservé le souvenir de Thomas, et elle accueillit son neveu : madame Hunter se joignit à sa mère pour me combler de marques d'amitié. « Oh ! me disois-je, que la vertu doit être » douce, qu'elle doit être satisfaisante ! Je » trouve des amis par tout, uniquement » parce que je n'ai pas été un barbare ».

Je sentis en respirant un air pur, qu'il manquoit quelque chose à mon union avec Léonore. Je lui proposai ma main : elle n'osoit me la demander; elle l'accepta avec transport. La noce se fit chez Seymour ; il vouloit nous retenir à la Jamaïque ; mais l'amour de la patrie ne s'éteint jamais entièrement : je voulois d'ailleurs revoir de bons parens que j'avois cruellement abandonnés. Nous nous embarquâmes avec nos richesses sur un vaisseau neutre, et nous arrivâmes heureusement en France.

J'avois laissé mon père et ma mère dans une certaine aisance, et depuis quatre ou cinq ans ils gémissoient dans l'indigence. Il semble que tout ce qui étoit honnête devoit se dépouiller sous la verge de l'anarchie, et racheter sa vie par le sacrifice de sa fortune. Je gémis sur mon père et sur ma mère : je partageai avec eux ce que je possédois. Mais combien je fus satisfait des changemens heureux qui s'étoient opérés dans ma triste patrie ! Je l'avois laissée dans un état déplorable. Un peuple trompé se battoit pour le choix des tyrans obscurs, des ambitieux pour opprimer, des brigands pour partager ses dépouilles ; des criminels étoient à la place des juges qui les avoient flétris : des hommes ruinés par leurs profusions et leurs débauches, proscrivoient le citoyen paisible dont ils vouloient envahir

le patrimoine. L'avidité s'enrichissoit sans travail : les vengeances s'exerçoient sans crainte ; la licence écartoit tout frein, et la fureur brutale de la multitude détruisoit ce dont elle ne savoit pas jouir.

A mon retour, un soleil nébuleux encore, mais déjà actif et chaud, animoit l'horison. Les misérables qui avoient souillé ma patrie, étoient retombés dans l'obscurité et le mépris ; l'habitude du crime et la violation des lois, s'étoient évanouies devant l'homme rare, devenu le premier par sa seule énergie ; toutes les factions étoient courbées devant lui : on pouvoit travailler avec la certitude de jouir ; on pouvoit devenir père sans crainte d'être arraché à ses enfans : l'asile du citoyen n'étoit plus violé. Si la misère, effet inévitable d'une guerre longue et sanglante, se fait encore sentir, le nom d'un héros semble commander la paix. Son gouvernement sera durable : car où le chef, s'entoure d'hommes probes et éclairés, le contrat social a une garantie.

FIN.

PQ Pigault-Lebrun, Charl
2382 Antoine Guillaume Pi-
P2M6 gault de l'Epinoy
t.4 Mon oncle Thomas

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBR

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 14 01 14 001 3